

DIRECTION DES AFFAIRES SCOLAIRES
Sous-direction de l'Enseignement Supérieur
Mairie de Paris

*Etude des **R**éprésentations de l'« **A**ltérité Juive » chez les
Descendant(e)s d'**I**mmigrés **O**riginaires d'un **P**ays à
Tradition **M**usulmane.*

Rapport final et confidentiel
Mars 2009

Giulia FABBIANO

*Etude des **R**éprésentations de l'« **A**ltérité Juive » chez les
Descendant(e)s d'**I**mmigrés **O**riginaires d'un **P**ays à
Tradition **M**usulmane.*

SOMMAIRE

INTRODUCTION	4
PREMIERE PARTIE	
DES FAITS	15
DES ANALYSES	24
DEUXIEME PARTIE	
DES FEMMES	35
EQUILIBRES ET DESEQUILIBRES DE QUARTIER	55
CONCLUSION	97
BIBLIOGRAPHIE	102

Que toutes les personnes qui ont accepté de s'entretenir avec moi dans le cadre de cette étude soient ici chaleureusement remerciées, ce travail est surtout et avant tout le leur.

Introduction

A partir du dernier trimestre 2000, la France a été secouée par un regain de violences, de menaces et d'insultes antisémites, sans précédent depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Ce phénomène est préoccupant à plus d'un titre. Il réveille certaines hantises collectives et réactive d'anciens traumas ; il amplifie un climat d'insécurité, sinon même de fracture sociale ; il a d'autre part gagné des milieux auparavant étanches. Enfin et surtout il fait apparaître de nouveaux acteurs parmi les franges les plus fragilisées et les plus marginalisées de la population française.

La circulation des stéréotypes « classiques » qui identifient les juifs à la figure du mal, qui voient en eux une menace à l'« identité nationale », qui les stigmatisent comme détenteurs de richesse et de pouvoir semble avoir débordé les espaces traditionnels de la xénophobie nationaliste pour conquérir des espaces de parole à l'intérieur des universités, pour s'implanter au sein de l'extrême gauche et de ses ailes altermondialistes les plus radicales, pour se banaliser dans un antisionisme opaque et investir « les territoires perdus de la République » [Brenner, 2002] ainsi que sa population. A côté du profil de l'antisémite d'extrême droite, le plus souvent également raciste et homophobe, d'autres profils se dessinent, d'autres sphères d'appartenances politiques, sociales, voire religieuses sont gagnées par la haine, expriment et véhiculent un rejet, parfois violent, de la « communauté juive » et des juifs dans leur anonymat.

Les porte-parole de la communauté israélite se sont alarmés d'un possible retour d'antisémitisme au sein de la société. Ils ont dénoncé sinon l'absence du moins le peu de réactivité médiatique et politique dès les premières agressions, violences et menaces à l'encontre de Français de confession juive. Ces derniers s'inquiètent et reconnaissent se sentir de moins en moins en sécurité. L'opinion publique s'est émue, notamment lors des faits les plus crapuleux tel le meurtre du jeune Ilan Halimi, séquestré et torturé « parce que juif et que les juifs ont de l'argent », et s'est interrogée, suscitant des prises de positions controversées, parfois contradictoires. De nombreux chercheurs et spécialistes (sociologues, politologues, philosophes) ont été interpellés

face à l'ampleur du phénomène ; d'aucuns ont contribué à attiser le débat, d'autres ont fourni des réponses nuancées et circonstanciées à partir de l'analyse des données disponibles (statistiques, recherches de terrain, sondages d'opinion)¹. Des termes nouveaux – telle la « nouvelle judéophobie » dont parle Taguieff – rivalisent avec la notion historique d'antisémitisme, suggérant une transformation de la nature et des enjeux de la haine des juifs, alors que les résultats des sondages font plutôt penser à une stabilisation du profil de l'antisémite. Il semble qu'il demeure sensiblement le même dans la durée.

Force est de constater que les prises de position scientifiques reflètent parfois la crispation, tantôt idéologique, tantôt passionnelle de l'opinion publique face à la menace d'une sous-estimation aussi bien que d'une surestimation de l'ampleur du phénomène. Face au risque de banaliser par excès ou par défaut la nature des manifestations antisémites, à la lumière des inquiétudes que suscitent la peur d'une nouvelle vague d'antisémitisme et la réouverture de plaies aussi bien nationales et collectives que familiales et personnelles, il est fort difficile de formuler un discours dépassionné, distancié, garant d'objectivité.

Qui plus est, la vague de violences antisémites qui a touché la France au début du XXI^{ème} siècle a contribué au surgissement d'anciens fantasmes collectifs, liant immigration et déviance, ainsi qu'à la réactualisation de vieux spectres, dont, en premier lieu, ceux du communautarisme et de la fragmentation nationale. Dès la réapparition du phénomène, une nébuleuse émerge, qui n'est pas encore parfaitement définie, mais qui possède toutes les caractéristiques du danger social. Ses traits en sont la jeunesse, le masculin, l'exclusion et sa culturalisation, voire son ethnicisation. En vertu de la conjugaison du social et du racial, les « jeunes de banlieues » apparaissent sur la scène du discours. Ils laissent rapidement place aux « jeunes issus de l'immigration », puis aux « milieux arabo-musulmans », et enfin aux « musulmans » tout court, dès lors pointés comme les nouvelles figures de la haine antisémite. Il s'avère que l'on est de plus en plus souvent tenté d'opposer juifs et musulmans, juifs et arabes, juifs et noirs en réifiant, consciemment ou inconsciemment, des clivages coloniaux et postcoloniaux. Dans le même temps, la clameur et la polémique qui entourent les spectacles et les

¹ Depuis 2000, plusieurs numéros thématiques de revues et des programmes de recherche ont été consacrés au retour et à la « tentation » antisémite.

prises de position controversées de l'humoriste Dieudonné, désormais devenu « une affaire » médiatique, historique et juridique, ainsi que l'instrumentalisation de part et d'autre du conflit israélo-palestinien contribuent à alimenter un regard ethnicisé, tout en fournissant un terrain fertile au durcissement de l'opposition.

La vision parfois réductrice et manichéenne que véhiculent les médias gagne l'opinion publique. Mais au-delà quelles sont les positions des chercheurs face au fait, jusqu'à présent inédit, qu'une partie des auteurs de violences antisémites aient été identifiés comme « issus » de milieux défavorisés, proches de l'islam par leur pratique religieuse ou tout simplement par leur culture « familiale », souvent d'ascendance immigrée ? Cette réalité « de terrain » – encore faut-il l'estimer le plus objectivement possible – suffit-elle à soutenir la diffusion et la circulation d'un antisémitisme *propre* aux jeunes désignés comme musulmans, arabes, ou encore noirs ? Autrement dit, peut-on opérer une théorisation relativement stable et ancrée du rejet et de la haine des juifs à partir d'éléments objectivés tels que l'origine, la religion, la culture, la couleur ? Les réponses divergent et balisent l'espace des possibles : certaines s'appuient sur le rôle joué par les prêcheurs de haine musulmans et sur certaines lectures du Coran pour bel et bien montrer l'existence d'une judéophobie arabo-musulmane ; d'autres refusent de voir une quelconque spécificité et appréhendent les variables disponibles moins par l'entrée « ethnique » que par celle sociale. D'autres encore, les plus prudentes, si elles dénoncent, à partir des résultats obtenus lors d'enquêtes qualitatives, les attitudes antisémites propres aux jeunes descendants d'immigrés originaires d'un pays à tradition musulmane, ne se laissent pas abuser par des connexions explicatives hâtives et construites à la seule échelle planétaire.

Les difficultés à trancher une fois pour toute ces questions sont en premier lieu d'ordre méthodologique. Elles ont à voir avec la nature et les modalités de recueil des données, ainsi qu'avec la complexe articulation entre une approche quantitative (statistiques du ministère de l'Intérieur, des instances communautaires juives, des associations qui luttent contre les racismes telles SOS-Racisme ; sondages effectués par compte de la CNCDH ; matériel repéré par la même instance sur internet, rapports de police) et une approche qualitative (entretiens, observations). L'une et l'autre de ces approches

présentent des limites constitutives. La méthode statistique et celle compréhensive sont biaisées en amont par la manière même dont elles posent et donc construisent le problème. La partialité des résultats qu'elles sont en mesure d'atteindre à l'intérieur de leur espace conceptuel les hypothèque d'autant. Si l'on s'en tient au seul niveau qualitatif, le phénomène abordé soulève un certain malaise épistémologique dont l'un des symptômes est le peu d'études qui se sont attachées à recueillir, décrire et analyser l'imaginaire des jeunes dits de banlieues ou issus de l'immigration à l'égard de l'altérité juive, à l'exception de quelques travaux remarquables. Ce malaise s'explique, entre autres raisons, par les enjeux méthodologiques que soulève la décision de mener un travail sur l'antisémitisme des jeunes descendants d'immigrés « de culture musulmane », c'est-à-dire qui en infère la présomption. Or, si cette inférence peut se justifier par et dans les faits d'actualité, il faut néanmoins la mettre en doute du point de vue méthodologique en se demandant si l'on n'est pas tenté parfois d'expliquer l'actualité par des raccourcis excessivement rapides, qui auraient pour effet de décomplexifier la réalité observable sur le terrain et de banaliser dans le même temps le phénomène antisémite.

La recherche dont les résultats sont présentés dans ce rapport s'inscrit dans le panorama d'incertitudes et de difficultés méthodologiques, dans le même temps qu'elle se propose d'y apporter quelques éclaircissements, par le pari même auquel elle veut répondre. Plutôt que de discuter l'existence et la nature d'un antisémitisme propre aux jeunes descendants d'immigrés de « culture musulmane », de surcroît de genre masculin, nous avons tenté d'évaluer la position que « les juifs » occupent dans les processus d'identification et de dichotomisation des acteurs, et deuxièmement de saisir, le cas échéant, les trajectoires sociales de la circulation de stéréotypes et de préjugés antijuifs.

En toile de fond à cette enquête apparaissent quelques grandes interrogations suscitées par l'actualité d'une part, et les différentes manières dont elle a été appréhendée et, d'autre part par un constat de terrain, effectué lors d'une précédente recherche que nous avons menée auprès des descendants de migrants algériens installés en Provence, et plus précisément en Arles et ses alentours. A l'occasion d'entretiens ou de conversations informelles et en dehors de toute intervention dirigée, la « communauté juive » ou tout

simplement « les juifs » étaient fréquemment évoqués par les acteurs, suscitant des discours tantôt comparatifs, tantôt prônant l'interculturalité, tantôt fortement haineux. Dans tous les cas, les juifs étaient assignés par les descendants de migrants algériens à la place de l'altérité avec laquelle on peut éventuellement nouer des rapports mais non pas partager un même système identitaire ; au point que la possibilité d'une union avec une personne de confession ou de culture juive était mentionnée comme la pire action que tout enfant maghrébin pût commettre vis-à-vis de l'autorité parentale. La référence à l'altérité juive, dans un cadre habitatif où la présence juive est limitée et non communautaire, voire inexistante socialement, devenait une référence abstraite et servait de prisme de comparaison à d'autres réalités. Les attitudes antisémites qu'une minorité de jeunes pouvait véhiculer, en s'appuyant sur l'instrumentalisation du conflit israélo-palestinien pour diaboliser le « Juif » riche, puissant et organisé, relevaient d'un antisémitisme sans juifs, de ce processus décrit par Sartre selon lequel c'est l'antisémite qui crée le juif².

Dès lors, nous avons été interpellé par la place assignée à l'altérité juive au sein des discours des jeunes descendants d'immigrés maghrébins et subsaharien et nous nous sommes interrogé sur la nature des représentations qui auraient pu circuler au sein d'espaces de résidence où la communauté juive et les juifs ne relevaient pas que d'une projection fantasmée.

Le projet de recherche initialement présenté se donnait pour objectif l'étude de la construction de l'imaginaire de l'« autre » chez les descendants de migrants d'origine maghrébine et subsaharienne, il visait plus précisément à appréhender les enjeux liés à la représentation de l'autre juif dans toute sa complexité, de la distanciation identitaire aux discours et, le cas échéant, aux actions proprement antisémites. Il s'agissait de vérifier quel type de relation entretiennent la construction d'un imaginaire antijuif, la poussée contemporaine de l'antisémitisme chez une minorité de jeunes descendants d'immigrés nord-africains et subsahariens et la racialisation de l'espace identitaire des

² L'auteur continue : « Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour Juif : voilà la vérité simple d'où il faut partir. En ce sens, le démocrate a raison contre l'antisémite : c'est l'antisémite qui fait le Juif. Mais on aurait tort de réduire cette méfiance, cette curiosité, cette hostilité déguisée que les Israélites rencontrent autour d'eux aux manifestations intermittentes de quelques passionnés. D'abord, nous l'avons vu, l'antisémitisme est l'expression d'une société primitive, aveugle et diffuse qui subsiste à l'état latent dans la collectivité légale ». Jean-Paul Sartre, *La Question Juive*, Paris, Gallimard, 1954, pp. 83-84.

acteurs. Or, dès la phase exploratoire de l'enquête de terrain, la nécessité d'un travail préalable sur la position que l'altérité « juive » occupe dans les discours des acteurs en relation à l'ensemble des processus de dichotomisation identitaire, s'est imposée en réorientant la problématique initiale. Il s'est donc agi, moins de démontrer analytiquement les mécanismes de construction et de diffusion d'un imaginaire antijuif – ce qui nous aurait par ailleurs amené à subsumer, même si involontairement, la présomption d'un antisémitisme répandu chez les jeunes descendants d'immigrés originaires d'un pays à tradition musulmane –, que de vérifier la présence, ainsi que le rôle référentiel, que les personnes rencontrées font jouer, dans leurs dires et leurs pratiques, aux juifs, en tant qu'altérité identitaire.

Notre recherche s'est donc posée en premier lieu l'objectif d'étudier les déclinaisons possibles de l'imaginaire collectif de soi et de l'autre. Deuxièmement, elle s'est tournée vers les pratiques identitaires des acteurs, à travers la description ainsi que l'analyse de leurs interactions quotidiennes. Cela a supposé d'intégrer la position des femmes, grandes absentes jusqu'à présent des discours sur les attitudes antisémites des « milieux arabo-musulmans », centrés sur la figure du « mauvais garçon arabe » [Guénif-Souilamas, Macé, 2004]; cela a supposé d'autre part d'enquêter dans des espaces où les juifs ne sont pas qu'une réalité imaginaire, mais possèdent au contraire une existence sociale et culturelle bien réelle.

La juxtaposition ainsi que l'articulation de ces deux moments ont été fécondes à plus d'un titre. Elles ont ouvert à une catégorie – celle des femmes – jusque là « oubliée » et à une approche – celle du genre – jusqu'à présent écartée de l'analyse des phénomènes de distanciation identitaire, de racisme et plus particulièrement d'antisémitisme. Elles ont permis de mettre en perspective les propos recueillis par le biais des entretiens avec l'observation de moments collectifs et quotidiens ; confrontation riche en apports heuristiques. Elles ont fourni un aperçu de la réalité du terrain au-delà de tout *a priori* et de toute représentation médiatique afin de :

1) Appréhender le recours et la référence spontanés à l'altérité juive – les juifs, la communauté juive – dans les discours des acteurs ;

- 2) Recenser la présence, la nature ainsi que la circulation et le fondement des stéréotypes et préjugés identitaires ;
- 3) Estimer l'effective portée des insultes à caractère antijuif et de mieux en saisir le contexte, par conséquent d'en apprécier la nature ;
- 4) Relever d'éventuelles dystonies significatives entre les discours, et les pratiques quotidiennes des acteurs ;
- 5) Evaluer le poids de la mémoire collective et de sa transmission intergénérationnelle – notamment à l'égard du phénomène coloniale et de l'esclavage – sur la construction d'un imaginaire antijuif, pouvant aller jusqu'à des actes de violences.

L'objectif de l'étude a porté sur la manière dont l'acteur construit son imaginaire significatif et performatif en perspective des représentations sociales et collectives qu'il peut activer, désactiver, nuancer ou surcharger. Le travail de terrain, dont les observations et les résultats sont présentés dans ce rapport, s'est déroulé à Paris et en région parisienne pendant un an et a été organisée en deux volets indépendants ; d'une part des entretiens menés auprès de femmes de « culture musulmane », c'est-à-dire auprès de femmes dont au moins un ascendant est originaire d'un pays africain et/ou à tradition musulmane (Maghreb, Afrique noire, Turquie), d'autre part une ethnographie d'un quartier parisien « multiethnique » du 19^{ème} arrondissement.

Plusieurs méthodes ont été employées pour leurs différents potentiels compréhensifs, dont les résultats ont été croisés pendant la recherche, en nous permettant de mettre à l'épreuve l'existence d'un imaginaire antijuif, le cas échéant d'en saisir les logiques et d'étudier la façon dont il s'exprime : les récits de vie, les entretiens semi-directifs, les focus groups (groupes de parole), les discussions informelles, l'observation participante de moments quotidiens, plus précisément des espaces et des temporalités de la Place des Fêtes.

Les entretiens ont servi à esquisser le profil sociologique des acteurs et, dans le même temps, à questionner la dialectique identité-altérité, avec une attention particulière portée à la place attribuée aux altérités, dont celle juive. Par ailleurs, s'ils permettent de cerner en profondeur les raisons du processus de distanciation et, le cas échéant, d'un discours haineux, les entretiens permettent également de prendre en compte l'élément de l'héritage familial et de la transmission intergénérationnelle de la mémoire familiale. Dans le cadre du volet sur les femmes, nous avons rencontré au total 25 descendantes d'immigrés originaires d'un pays à tradition musulmane, âgées de 18 à 50 ans, salariées ou encore étudiantes, parfois en couple, avec ou sans enfants. Avec 13 d'entre elles nous avons mené des entretiens individuels, d'une durée assez longue (entre 1h30 et 2h), semi-directifs, pouvant prendre parfois l'allure de récits de vie afin de pouvoir positionner les femmes à l'intérieur d'un réseau de relations et d'expériences. Avec 14 femmes, dont deux parmi celles interviewées, nous avons monté 3 groupes de parole qui ont duré entre 2 h et 3h. Nous avons également suivi une réunion pour la préparation d'un voyage, encore au stade de projet, dans le village israélo-palestinien de Nevé-Shalom d'une association installée dans une cité de la proche banlieue nord de la couronne parisienne.

Dans le cadre de l'ethnographie du quartier de Place des Fêtes nous avons rencontré plusieurs fois, et dans des situations différentes, 26 jeunes, 16 garçons et 10 filles, âgés de 14 à 22 ans. Avec certains d'entre eux nous avons procédé à des entretiens informels, plutôt des longues discussions, avec d'autres nous avons mené des entretiens semi-directifs plus formels qui ont toujours eu lieu au local de l'association d'éducateurs spécialisés affectée au quartier. La durée des échanges, ainsi que ses conditions ont été variables, en fonction du lieu, du moment de la journée, du nombre de jeunes présents, de leur envie de participer, de la synergie instable qui peut s'activer autour d'une question donnée et disparaître aussi vite, entraînant le départ soudain du groupe. Nous avons également interviewé la proviseure du collège G. Budé ; l'équipe d'éducateurs spécialisés, qui ont été tout au long de la recherche aussi bien des interlocuteurs précieux que des véritables collaborateurs actifs, disponibles à la confrontation et prêts à toute forme de soutien. D'autre part des entretiens ont été menés avec des militants associatifs et politiques du quartier, ainsi que des commerçants et des habitants.

La période d'observation que nous avons effectuée dans le quartier de Place des Fêtes a été extrêmement riche. Une première phase d'exploration réitérée des espaces ouverts a été suivie par une présence quotidienne sur une période de six mois, marquée par les « tours de rue » avec un ou deux éducateurs, par des moments d'observation lors des sorties organisées ou des activités éducatives proposées, ainsi que par ce qu'on pourrait appeler une forme de « permanence » dans leur local, incessamment investi par des flux de va-et-vient de jeunes qui au fur et à mesure se sont habitués à ma présence, désamorçant la méfiance initiale. La technique de l'immersion ethnographique garantit une recontextualisation des propos, apporte des nuances sémantiques au réel verbal, met en évidence le mode d'énonciation : conflictuel, agressif, chamailleur, apaisé, amical. Elle révèle également les passages d'un niveau de langage à l'autre, dévoile les contradictions entre ce que les gens disent et ce qu'ils font dans leurs pratiques quotidiennes, élucide le poids des dynamiques de groupe et ses mécanismes. L'outil de la *network analysis* (Hannerz 1983 ; Mitchell 1973), que nous avons intégré pour reconstruire les réseaux sociaux des acteurs, a permis d'appréhender la complexité des combinaisons relationnelles et la multiplicité des facteurs intervenants, dans le même temps qu'il a laissé émerger des équilibres internes au groupe. Cette expérience ethnographique a fourni une description assez minutieuse d'un milieu de résidence et d'identification avec ses fragilités aussi bien sociales qu'économiques, ses dynamiques, ses équilibres instables.

La difficulté majeure que le terrain a soulevé a été d'ordre méthodologique. Le premier degré d'appréhension des entretiens, celui qui ne prend en compte que les répliques fournies aux interrogations du chercheur, s'est rapidement révélé insuffisant, dans la mesure où il sépare les éléments des réponses de leur contexte d'énonciation. Un deuxième niveau d'analyse, proche des acquis méthodologiques interactionnistes, s'est donc imposé. Il interpelle les cadres de la communication dans ses deux formes d'expressions explicites et d'expressions indirectes ou non verbales [Goffman, 1973]. L'analyse va donc au-delà d'une simple décodification de la locution émique³, puisqu'elle embrasse tout ce qui participe du processus de communication dans son ensemble, aussi bien le dit que le non-dit, ce qui relève de l'énonciation proprement

³ Rappelons que le terme émique sert à désigner le point de vue de l'acteur

définie – l'énoncé lui-même ainsi que les fonctions linguistiques d'énonciation : le ton, la modulation de la voix, la nature – que ce qui est de l'ordre de l'expressivité, du contexte, de la situation et des circonstances du discours.

Cette approche ethnographique du discours, entendue comme espace d'observation des interactions sociales, a permis d'évaluer les places mouvantes que les juifs ou la communauté juive occupent au sein de la « mise en scène » de soi. Autrement dit, la recherche de terrain a été une réponse à un certain nombre de questions : quand et comment parle-t-on des juifs ? Dans quels contextes ? De quelles manières ? Est-ce qu'il s'agit d'un discours figé ou en revanche d'un discours poreux, changeant selon les situations ? Y a-t-il circulation de stéréotypes ? Et lesquels ? A quel moment, et comment, sont-ils activés ?

La recherche inscrit donc la thématique délicate de l'antisémitisme contemporain en France au cœur d'une étude des phénomènes identitaires postcoloniaux en situation de marginalité et d'exclusion, et vise à articuler les deux approches. Le souci et l'exigence de lier l'étude de la construction d'un imaginaire antijuif, pouvant déboucher sur des actes de violence, aux processus d'identification du soi, aux phénomènes de catégorisation de l'altérité et de distanciation, nous ont amené à conduire un travail de recueil de données et de terrain diversifié. L'étude a d'abord consisté à recontextualiser les faits d'antisémitisme enregistrés depuis l'explosion du dernier trimestre de l'année 2000 (chapitre 1), ainsi qu'à discuter les analyses sociologiques ou politiques proposées par les chercheurs et les spécialistes (chapitre 2). Elle a d'autre part consisté en une phase approfondie de terrain, afin de relever les dires et de saisir les pratiques des acteurs concernés, les descendant(e)s d'immigrés originaires d'un pays à tradition musulmane. Pour ce faire, nous avons enquêté auprès de femmes (chapitre 3), et procédé à une ethnographie d'un quartier parisien « multiethnique » (chapitre 4). Précisons d'emblée, pour écarter tout malentendu, que l'étude ne présente aucune valeur quantitative et ne prétend en aucune façon proposer des données statistiques à partir de ses résultats. Elle se veut une réflexion qualitative de l'expérience aussi bien individuelle que collective de la circulation de représentations sociales de l'altérité juive ainsi que des retentissements que cet ensemble de représentations peut engendrer en situations d'interaction quotidienne.

Première partie
Des faits et des analyses

Des faits

Depuis l'année 2000 nous avons assisté à une mutation quasi structurelle des phénomènes antisémites en France : le volume des menaces, des insultes et des actes – incendies de synagogues et d'écoles juives, agressions à personnes et à biens, graffitis, jets de pierre, – a connu un accroissement considérable⁴, dans le même temps que les profils des auteurs et les motivations sous-jacentes semblent s'être considérablement modifiés : ils ne sont plus assimilables, elles ne sont plus imputables, aux seuls milieux d'extrême-droite.

Si la décennie 1990-2000 avait été marquée par une progressive accalmie de violences antisémites, en nette diminution depuis 1992 jusqu'à devenir quasi résiduelles vers le milieu des années 90, le dernier trimestre 2000 a fait, en revanche, état d'une explosion sans précédent d'actions et de menaces, qui ne feront qu'augmenter pendant le quinquennat suivant, à l'exception d'un reflux enregistré en 2001. D'autre part, pour la première fois, les violences antisémites devancent celles à caractère raciste, alors que jusque-là une nette disproportion prévalait entre victimes du racisme et victimes de l'antisémitisme. A titre d'exemple, 526 actions et menaces racistes ont été recensées en 1995 contre 88 antisémites.

Toutefois, cet état des lieux, construit à partir des rapports annuels de la Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme (CNCDH) ne reflète que partiellement la réalité, il est soumis aux aléas de la construction des statistiques, bien loin d'être une science exacte (Mucchielli) en raison de la nature même de ses sources et de leur recensement. L'avertissement de la CNCDH lors du rapport de 2000 pointe cette difficulté : « toute analyse de l'évolution de la violence à connotation raciste, antisémite et xénophobe – peut-on lire en introduction – se heurte à des difficultés de recensement,

⁴ Les données statistiques sur l'ensemble de la période prise en considération sont issues des rapports annuels de la Commission National Consultative des Droits de l'Homme, qui s'appuie principalement sur les sources du Ministère de l'Intérieur, disponibles à partir de l'année 2000. (CNCDH 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007).

notamment du fait de l'absence d'exhaustivité des données portées à la connaissance des services de police. À partir des affaires communiquées, plusieurs critères sont pris en compte : cible, revendication éventuelle, indices matériels, arrestations... En l'absence d'éléments précis, les motivations restent parfois difficiles à déterminer : ces actions ne sont pas toujours clairement distinctes des règlements de comptes politiques, des différends de droit commun, des vengeances privées, du racket... »⁵. Comme le fait par ailleurs remarquer Mucchielli, les statistiques du Ministère de l'Intérieur et de la Justice fournissent très peu d'informations sur le profil des délinquants, puisqu'elles ne retiennent que trois critères : le sexe, le fait d'être mineur ou majeur, la nationalité.

Les rapports de la CNCDH font également état de la diffusion et de la circulation de préjugés antisémites via internet : ils proviennent essentiellement de sites islamistes, de sites d'extrême droite ou néonazi, ainsi que de sites s'inspirant des idéaux prônés par le groupuscule radical noir Tribu Ka, dissout par décret présidentiel en juillet 2006 à la suite de la violente irruption dans la rue des Rosiers à Paris. Son leader, Kémi Seba, jadis disciple aux Etats-Unis de *Nation of Islam*, actuellement gourou du Mouvement des Damnés de l'Impérialisme, dans la revendication de thèses antisémites proches de celle prônées par Louis Farrakhan, attribue aux sionistes la responsabilité de l'esclavage, de la colonisation de l'Afrique, de l'exploitation des dominés.

A côté des statistiques de la CNCDH, qui mettent en évidence une hausse jusque là inimaginable, les sondages d'opinion révèlent, à contre courant des faits d'actualité, une réduction de propos et de stéréotypes anti juifs⁶, une évolution des opinions à l'égard des juifs au sens d'une acceptation croissante, (Mayer p. 93), ainsi qu'une confirmation, quant au profil de l'antisémite, des indicateurs socioculturels conçus par Adorno dans son traité sur la personnalité autoritaire.

⁵ CNCDH, 2000, p. 25.

⁶ Nonna Mayer

La Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme et les chiffres

De l'intensification à l'ébullition de la haine des juifs (2000-2004)

Les actions antisémites recensées passent de 9, en 1999, à 116 l'année suivante, alors que les menaces passent de 60 à 603 et pour la première fois actions et menaces confondues sont majoritaires par rapport aux autres manifestations de type raciste. Si en 1999, elles ne représentaient que 37% du total, c'est-à-dire 69, alors que les violences racistes étaient estimées à 120, en 2000, elles atteignent 82%.

En 2001, en revanche on observe un reflux de l'antisémitisme et une hausse du racisme, tandis que les deux phénomènes s'infléchissent les années suivantes, tout en se différenciant considérablement.

En 2002 sont enregistrées 932 (dont 737 menaces) manifestations antisémites et 381 racistes, en 2003 et 2004 respectivement 601 (dont 474 menaces) et 970 (dont 770 menaces) actions antisémites et 232 et 595 actions racistes. L'année 2002 et l'année 2004 connaissent donc les plus graves pics d'antisémitisme depuis la deuxième guerre mondiale, qui concernent avant tout Paris et la région parisienne. Viennent ensuite les régions Rhône-Alpes, Provence-Alpes-Côte-D'azur et Alsace (la même répartition vaut pour les violences racistes). D'autre part, ces actions antisémites gagnent toujours plus le milieu scolaire et visent majoritairement des mineurs : à titre d'exemple en 2004 sur un total de 117 actions contre personnes, 53 se révèlent être des mineurs.

L'année 2004 est également marquée par deux fausses agressions antisémites, qui ont connu une large médiatisation. En juillet, une femme porte plainte au commissariat d'Aubervilliers pour agression à caractère antisémite – elle la décrira dans les moindres détails – commise par six jeunes hommes d'origine maghrébine et africaine dans une voiture du RER D entre Louvres et Sarcelles ; l'affaire dite « du RER D » mobilise l'attention et suscite l'émotion générale, avant que la fausse victime ne retire sa déposition. En août, l'incendie d'un centre social juif à Paris ébranle l'espace public ;

attentat à caractère antisémite présumé, son auteur s'avère finalement être de confession juive, et le mobile celui de la vengeance.

Le reflux de la violence raciste et antisémite (2005-2007)

L'année 2005 est caractérisée par un reflux de violences à caractère raciste et antisémite. Il faut néanmoins souligner que le volume des actes dénoncés reste supérieur au chiffre de la décennie précédente, et d'autre part que la gravité des actions demeure toujours aussi importante. Au total, actions et menaces antisémites confondues s'élèvent à 504, soit 48% de diminution par rapport à l'année précédente, réparties en 406 menaces et 98 actes de violences, essentiellement à l'égard d'individus et de biens (synagogues et véhicules).

2006 révèle également une diminution globale de la violence raciste, xénophobe et antisémite, cependant, si l'on analyse séparément la violence raciste et xénophobe et celle antisémite, on constate une hausse de 6% de cette dernière (541 contre 508 en 2005). Par ailleurs, l'année 2006 est marquée par le caractère de gravité accru des actions violentes recensées (134 contre 99 en 2005), touchant de plus en plus des personnes physiques (94 agressions contre 53 en 2005) ainsi que par la *nature paroxystique* d'événements tels que le meurtre crapuleux du jeune Ilan Halimi en février, kidnappé et torturé par la « gang des Barbares » afin d'obtenir une rançon de la famille supposée riche parce que juive, ou la violente descente dans la rue des Rosiers à Paris de la Tribu Ka.

L'année 2007 confirme la tendance à la baisse (368 actions et menaces confondues), mais confirme également l'aggravation d'actes qui touchent en premier lieu des personnes civiles. La diminution des actions (-22%, c'est-à-dire 106 actes) est cependant moins importante que celle des menaces : - 35%, c'est-à-dire 280 menaces, dont une prédominance des graffiti.

La Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme et les auteurs de violences (actions, menaces).

Force est de constater que la majorité des violences antisémites n'a pas à ce jour de coupable identifié ; dès lors, il est fort difficile d'estimer objectivement quels sont les milieux les plus touchés par une circulation et diffusion de haine des juifs, difficile également d'identifier les personnes impliquées et de déterminer le profil des auteurs. Toutefois, les données présentées par l'Union des étudiants juifs de France en partenariat avec SOS Racisme en 2002 et les statistiques fournies chaque année par la Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme – établies sur la base des interpellations policières – fournissent, parmi la minorité d'auteurs identifiés, un certain nombre d'informations qui permettent de repérer trois groupes d'acteurs.

Il faut isoler, en premier lieu, les personnes proches des franges extrémistes de droite (skinheads, néonazis, etc...). Viennent ensuite les individus considérés comme « jeunes marginaux issus des milieux arabo-musulmans », « principalement issus de l'immigration » ou encore « originaires des quartiers sensibles ». Le troisième groupe, le plus important, est constitué d'« individus sans caractéristique particulière ». La lecture diachronique des statistiques dont nous disposons nous informe, d'une part, sur le fait qu'un changement considérable est intervenu depuis 2000 au niveau du profil des auteurs de violences antisémites, puisqu'au premier groupe, traditionnellement xénophobe, ne sont imputables qu'une minorité d'actions et de menaces. D'autre part, que la frange à qui l'on peut attribuer la majorité des violences antisémites est composée d'individus pour lesquels aucun profil n'est disponible dans la mesure où ils ne relèvent d'aucun groupe identifiable. Troisièmement, que les jeunes descendants d'immigrés, « issus des milieux arabo-musulmans », devançant, dès leur apparition, les auteurs issus de milieux d'extrême droite traditionnellement xénophobes.

Durant l'année 2000 la majorité des interpellations prises en compte « ont révélé la participation d'individus impliqués majoritairement dans la délinquance et ne se revendiquant d'aucune idéologie particulière. Jeunes adolescents et adultes désœuvrés pour la quasi-totalité, les intéressés paraissaient néanmoins animés par un sentiment

d'hostilité plus ou moins diffus envers Israël, sentiment exacerbé par une médiatisation des affrontements qui facilite la projection dans un conflit qui, aux yeux des acteurs, reproduit les schémas d'exclusion et d'échec dont ils se sentent eux-mêmes victimes en France » [CNCDH, 2000 : 36]. En revanche, parmi la soixantaine d'interpellés pour actes d'intimidation, « la localisation géographique, le vocabulaire utilisé et le profil » confirment que la majorité appartient « au milieu des jeunes originaires de quartiers sensibles » [CNCDH, 2000 : 37].

La même incertitude quant aux agresseurs et aux acteurs de menaces a été constatée en 2001 : « en l'absence d'indices clairs, distinguer, parmi les actions visant la communauté juive, celles qui relèvent de l'activisme antisémite d'extrême droite de celles qui émanent des milieux arabo-musulmans et susceptibles d'être taxées d'« antisionisme » n'est pas chose aisée, d'autant que toutes ces exactions prennent pour cibles communes les lieux de culte et de souvenir, les établissements d'enseignement, les biens privés, voire les membres de la communauté » [CNCDH, 2001 : 39]. En ce qui concerne les menaces, elles sont pour une part imputables aux milieux d'extrême-droite (au nombre de 42), « en raison de leur formalisme et des lieux de découverte, à des individus originaires de quartiers sensibles » [CNCDH, 2001 : 44] (64 actes d'intimidation), alors que « les quarante-quatre « menaces » restantes ne peuvent, *a priori*, être attribuées à un milieu particulier » [CNCDH, 2001 : 44].

L'année 2002, avec son pic sans précédent, révèle une très forte augmentation parmi les acteurs des « jeunes originaires de quartiers sensibles entendant afficher une « solidarité » avec le monde arabe » [CNCDH, 2002 : 88], dans le même temps qu'une baisse considérable de l'implication d'individus appartenant aux milieux d'extrême droite : 3 actions violentes imputables et 59 menaces. En ce qui concerne les actes d'intimidation, « les 468 « menaces » restantes ne peuvent, à défaut d'éléments probants, être attribuées à des groupes particuliers » [CNCDH, 2002 : 88].

En 2003, parmi les 125 actions violentes recensées, 6 dégradations peuvent être imputées à l'extrême droite, « 44 autres exactions ont impliqué des acteurs originaires des quartiers dits « sensibles », par ailleurs souvent délinquants de droit commun ; les

70 restantes demeurent sans origine déterminée. Si l'on prend maintenant en compte les personnes interpellées, 30 individus – dont certains déjà connus par la justice – habitent dans des quartiers sensibles et leurs « parents sont originaires d'Afrique du Nord » [CNCDH, 2003 : 53]. De même, la nature, le contenu et la typologie des menaces ont confirmé l'existence de trois groupes, puisque, sur les 463 actes, 50 seraient imputables à l'extrême droite, 117 à « des individus originaires de quartiers sensibles », tandis que « les 295 faits restants ne peuvent, à défaut d'éléments probants, être attribués à des groupes particuliers » [CNCDH, 2003 : 61]. Les interpellations auxquelles la police a procédé confirment cette répartition : sur 46 individus, 5 appartient aux milieux d'extrême droite, 18 sont des jeunes d'origine maghrébine, les autres n'ayant pas un profil déterminé.

En 2004, 67 actions, dont 57 agressions, sont « imputables aux milieux d'origine arabo-musulmane », parmi les auteurs identifiés presque la moitié sont des mineurs (30 sur 57), 14 actions, dont un nombre élevé de dégradations importantes, ont été attribuées à l'extrême droite et 119 actes, c'est-à-dire la majorité, à des auteurs « ne présentant pas de caractéristique particulière ». En ce qui concerne les menaces, c'est-à-dire les graffitis et les dégradations légères, la diffusion de tracts, les alertes à la bombe, les apostrophes et les insultes, 149 proviennent de l'extrême droite, 193 « peuvent être imputés, en raison de leur formalisme et des lieux de découverte, à des individus originaires de « quartiers sensibles » »⁷ [CNCDH, 2004 : 57], tandis que, toujours selon le rapport pour l'année 2004, « les 428 faits restants ne peuvent, à défaut d'éléments probants, être attribués à des groupes particuliers et ont été suivis de 69 interpellations d'individus sans caractéristique particulière » [CNCDH, 2004 : 58].

En 2005, la majorité des actions, c'est-à-dire 47 %, est imputable à des auteurs sans caractéristiques particulières, tandis que les actions attribuables aux milieux arabo-musulmans s'élèvent à 41% et celles assignables à l'extrême droite à 10%. Ces proportions se modifient en ce qui concerne les menaces, puisqu'on enregistre une hausse proportionnelle de l'implication de l'extrême droite (36%) et une baisse des milieux arabo-musulmans (24%). Si l'on établit une comparaison avec les chiffres de

⁷ Les auteurs continuent en disant que « 53 individus de ce type ont été interpellés et présentés à la justice, dont 25 mineurs ».

2004, on se rend compte que le volume des menaces imputables à l'extrême droite reste constant, mais qu'en revanche le volume imputable aux milieux arabo-musulmans a perdu 77 % d'une année sur l'autre.

En 2006, on constate une augmentation par rapport à l'année précédente du nombre d'auteurs d'actions violentes non identifiés, qui atteint 62% de la totalité. Cette augmentation va de pair avec une baisse du nombre des auteurs issus « des milieux arabo-musulmans » (28%, soit 13% de moins qu'en 2005) et une stabilité autour de 10% des auteurs assimilables aux milieux d'extrême droite. Pour ce qui est des menaces, la part non identifiée est également en hausse, passant de 40 % à 48% ; en revanche le nombre de menaces imputables à l'extrême droite a baissé de 12 point, soit 24% en 2006, tandis que celles imputables aux « milieux arabo-musulmans » a augmenté, passant de 24% à 28%.

L'année 2007 est marquée par un reflux, au niveau des violences imputables, de 8% des auteurs non identifiés, par une augmentation du pourcentage des auteurs issus des milieux arabo-musulmans, qui passe à 33%, et par aucune modification de la part assimilable à l'extrême droite (11%). Les auteurs des menaces demeurent majoritairement non identifiées (47 %), tandis que la part des menaces imputables aux milieux arabo-musulmans a diminué de 17 points (11 % en 2006 – 28 % en 2006). Celle imputable à l'extrême droite a, quant à elle, fortement augmenté, passant de 24 % en 2006 à 42 %.

Les différents rapports de la CNCDH ne renseignent pas seulement sur le fait que la majorité des auteurs d'actes antisémites (violences et actions confondues) ne sont pas identifiés et appartiennent à des milieux « sans caractéristique particulière », mais également sur le fait que les jeunes « issus de l'immigration » interpellés sont étrangers aux milieux islamistes, mais ont déjà été impliqués dans la délinquance ; il s'agit le plus souvent d'individus isolés ou constitués en petits groupes indépendants, c'est-à-dire non organisés en réseaux. Il semble par ailleurs qu'ils soient animés par une hostilité accrue à l'égard d'Israël et qu'ils expriment un sentiment d'identification au peuple palestinien. Dans une note en bas de page, le rapport CNCDH 2000 rassure l'opinion publique en

affirmant que « aucun des individus interpellés n'est connu pour présenter un profil islamiste. À l'exception de rares exhortations à lutter par tous les moyens contre Israël ou à rejoindre les combattants de l'Intifada, les organisations et responsables musulmans ont condamné les actions dirigées contre la communauté juive, même si elles ont fermement dénoncé l'action des forces de sécurité israéliennes » [CNCDH, 2000 : 36] .

L'analyse des rapports de la CNCDH a d'autre part mis en évidence un changement de la terminologie employée à l'encontre des jeunes interpellés, ce qui laisse supposer une modification diachronique des représentations collectives et un processus graduel d'ethnisation dans l'interprétation des actes antisémites. Si, en effet, les expressions utilisées dans les rapports de 2000, 2001 et 2002 réfèrent moins aux origines des auteurs qu'à leurs lieux de résidence – on parle de « jeunes originaires des quartiers sensibles » -, à partir de 2003, référence est faite aux trajectoires migratoires des parents – par l'usage de la formule « dont les parents sont originaires d'Afrique du Nord ». Il faudra cependant attendre 2004 pour qu'un langage ouvertement culturaliste et ethnisant s'impose dans la définition d'une partie des auteurs identifiés, alors clairement désignés comme issus ou appartenant à « des milieux arabo-musulmans ».

La relation de proportionnalité et, le cas échéant, de dépendance entre les actes relevant du racisme et ceux imputables à l'antisémitisme, est un élément supplémentaire qui permet de recontextualiser l'explosion de violence antisémite depuis le dernier trimestre 2000.

Des interprétations

Les flambées de violences antisémites et la recrudescence de préjugés et de stéréotypes stigmatisant les juifs et la communauté juive, dès le début du XXIème siècle, ont à juste titre donné matière à chroniques et à analyses sociologiques ou de sciences politiques, cependant qu'elles ont parfois opposé approches méthodologiques et positions épistémologiques. Il est bon de souligner les difficultés inhérentes au traitement d'un tel phénomène, elles affèrent à son caractère bien souvent fortement passionnel – c'est le cas de l'affaire Ilan Halimi qui « condense plusieurs éléments qui caractérisent les débats » [Simon, Kokoreff, Cohen, 2006 : 144] – et doivent mettre en garde contre les pièges de l'estimation, de la construction idéologique et de la fracture communautaire.

Au cœur du débat scientifique, traversé par l'inquiétude du retour de l'antisémitisme, une question s'est peu à peu imposée, celle de savoir si l'on était en train d'assister à un regain du vieil antisémitisme ou à l'émergence d'une nouvelle posture de haine antijuive, définie à la suite des travaux de Taguieff de nouvelle « judéophobie » [Taguieff, 2002, 2004], pour en souligner son caractère global et innovant. S'agit-il donc, pour reprendre le titre d'un des articles de Nonna Mayer [Mayer, 2004], de nouvelle judéophobie ou de vieil antisémitisme ? C'est également en ces termes que Michel Wieviorka s'interroge, dans l'introduction à la *Tentation antisémite* : « Renouveau ? Retour ? Naissance d'un phénomène inédit qui appellerait une autre dénomination ? » [Wieviorka, 2005 : 13]

Ce qui a alarmé de nombreux observateurs, et en premier lieu la Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme (CNCDH), c'est la saillance des corrélations avec l'actualité internationale dont les rapports annuels ont fait état. Les rapports de la CNCDH enregistrent, pendant les quatre premières années du revirement de l'antisémitisme, l'existence d'un lien étroit entre le contexte international, notamment le conflit proche-oriental, la reprise de la seconde intifada, l'attaque du 11 septembre et l'explosion des actions et des menaces visant des personnes ou des biens juifs. Ainsi, à

titre d'exemple, cette corrélation est donnée pour évidente dans l'avertissement précédant les statistiques du Ministère de l'intérieur et cité dans le rapport CNCDH de 2000 : « De plus, la flambée de réactions violentes constatée à l'automne 2000, en réaction à la reprise du conflit israélo-palestinien, procède d'un amalgame de motivations où se trouvent souvent indistinctement mélangés antisémitisme, antisionisme, délinquance traditionnelle, voire racisme et xénophobie pour les opérations diligentées contre des membres ou représentations de la communauté maghrébine ». Effectivement la coïncidence entre événements importants de l'actualité proche-orientale, qui ont fait l'objet d'un très large traitement médiatique, et la recrudescence des actions antisémites dans la période 2000-2002 laisse supposer un lien particulier entre le contexte international et ce qui se passe sur le territoire hexagonal [Taguieff 2002 ; Winock 2004]. Toutefois, la CNCDH met en garde contre des explications hâtives ; déjà dans le rapport de 2000 on peut lire : « il apparaît qu'un nombre non négligeable de ces actions, majoritairement commises par des jeunes délinquants, est le fait d'individus avides de satisfaire avant tout leur goût de la violence. » [CNCDH, 2000 : 25-26]

Si d'aucuns, comme Taguieff et Trigano, s'appuient sur l'instrumentalisation politique et médiatique du conflit israélo-palestinien à l'origine de la figure démonisée des « Juifs-Israéliens-sionistes » [Taguieff 2002, 2004 ; Trigano 2003], le contexte international, à lui seul, ne peut suffire à expliquer la réalité française en termes de hausse de violences et d'actions antisémites. Le rapport 2003 de la CNCDH suggère plutôt que « le contexte international semble aussi souvent exploité par des auteurs d'exactions soucieux d'habiller de « justifications » politiques des manifestations d'une violence prompte à saisir toute « opportunité » d'expression » [CNCDH, 2003 : 51].

D'autre part, si « de fait, 87 % des manifestations d'antisémitisme recensées en 2000 l'ont été au dernier trimestre (70 % en octobre), 40 % de celles relevées en 2001 sur les 2 mois de septembre et octobre, plus de 75 % de celles relevées en 2002 sur les mois de mars, avril et mai (plus de 60 % en avril), la Pâque Juive (27 mars au 4 avril) ayant été marquée, cette année-là, par l'offensive de Tsahal en Cisjordanie et la recrudescence des attentats suicides en Israël. Le déclenchement des hostilités en Irak, au printemps 2003,

a également produit une augmentation de la violence antijuifs (26 % des faits de l'année concentrés sur mars et avril) » [CNCDH, 2003 : 51], dès l'année suivante cette corrélation étroite est mise à mal ; en 2004, année où ont été enregistrés les pics les plus élevés de violence depuis 2000, on n'observe pas de correspondance avec la situation au Proche-Orient : l'antisémitisme semble s'installer de manière autonome (CNCDH 2005, Wieviorka 2005). Dans le rapport de 2007, la CNCDH constate également cette rupture de corrélation, en écrivant que « l'actualité internationale et particulièrement les tensions du Moyen-Orient n'ont pas eu d'impact sur la violence et les menaces antisémites en France en 2007, comme cela avait pu être le cas les années précédentes. Il semble que les actes commis cette année relèvent davantage de l'antisémitisme le plus classique (référence à la race, à la religion, à l'argent et à l'extermination des Juifs pendant la Shoah). » [CNCDH, 2007 : 27]

Pierre-André Taguieff est le premier et plus obstiné des observateurs contemporains de la réactivation virulente de la haine des juifs à prendre ses distances avec la lecture classique de l'antisémitisme, découlant de la théorie des races et de son application dans l'espace de la modernité nationale. La *nouvelle judéophobie* « n'est plus liée à la spécificité nationaliste française, elle n'est plus pour l'essentiel, portée par une doctrine ethnonationaliste à base racialisée. La nouvelle judéophobie constitue désormais un phénomène supranational et transnational » [Taguieff, 2002b : 50]. Tout en s'appuyant sur certains thèmes des plus traditionnels (la théorie du complot, la puissance économique du peuple mosaïque, sa structure communautaire), la recrudescence de haine à l'encontre de l'ennemi juif se charge d'éléments nouveaux, qui font émerger des nouvelles configurations planétaires : l'islamisme, l'anti-impérialisme, l'antisionisme. Le discours judéophobe, qui circule « de plus en plus massivement depuis les années 1970 » [Taguieff, 2002a : 29] et qui a atteint son sommet avec l'entrée dans le XXI^{ème} siècle, se nourrit plutôt de stéréotypes empruntés au discours du nationalisme palestinien et d'amalgames suscités par les nouvelles postures antiracistes qui feraient du « sionisme » une nouvelle « forme de racisme » [Taguieff, 2004] ; stéréotypes et amalgames soutenus par la poussée de l'islamisme radical. La confluence de l'aspect politique – le soutien au peuple palestinien – et de l'aspect religieux – l'interprétation tendancieuse du Coran, de surcroît à l'égard des juifs –, contribue à la diabolisation

d'Israël – sa *nazification* – comme nation colonisatrice, figure de l'impérialisme contemporain. Au sein de cette configuration, la lecture manichéenne du conflit israélo-palestinien, assimilant les Israéliens à des bourreaux sanguinaires et les Palestiniens à des victimes innocentes, dépasse souvent les frontières géographiques du conflit, tant il est vrai que « ce qui se passe en France depuis quatre ans s'opère dans les marges du territoire de la guerre planétaire conduite par les islamistes radicaux contre ceux qu'ils nomment les « judéo-croisés » » [Taguieff, 2004 : 386]. Un paradigme dangereux et essentialiste – « la nazification des Juifs-sionistes-Israéliens » [Taguieff, 2002 : 189] – se serait fait jour, supporté en outre par les milieux gauchiste, tiers-mondiste et anti-américain au nom des valeurs anti-impérialistes et antiracistes, qui pousserait à reconnaître en tout juif un israélien et un sioniste, lui attribuant un rôle d'acteur principal au sein du « complot américano-sioniste mondial » [Taguieff, 2006]. Le retournement du combat antiraciste contre les victimes d'hier, devenus aujourd'hui les bourreaux, se solderait par l'explosion d'actions violentes à l'encontre des juifs par des auteurs issus des milieux arabo-musulmans, revendiquant une forte identification au peuple palestinien opprimé. Qui plus est, le retournement du combat antiraciste expliquerait, au nom d'une sorte « d'idéologisation angélique », le silence médiatique et l'indulgence à l'égard des auteurs, presque excusés parce que marginaux, exclus de la société, donc « objet de compassion » [Taguieff 2004, 2002 ; pour une approche critique voir Balibar 2003 ; Mayer 2004, 2007].

S. Attal estime que le lien entre renouveau de l'antisémitisme et importation du conflit moyen-oriental en France ne va pas de soi, tout d'abord parce qu'il ne fait de la poussée de violences et d'incivilités qu'un épiphénomène qui n'aurait plus de raisons d'être dans la perspective d'une issue pacifique entre Israël et Palestine. En revanche il s'agit bien pour l'auteur, dans le sillon de Taguieff, d'un « antisionisme total » qui n'est qu'un « habillage de vieilles idées antisémites » [Attal, 2005] et qui ne s'éloigne guère des thèses négationnistes, ainsi que de celles du complot. Dès lors, Attal propose de voir dans ce nouvel antisémitisme moins la déterritorialisation d'une guerre que la conjonction de plusieurs éléments : la crise de l'islam et les effets dévastateurs de la globalisation. Autrement dit, les propos israélophobes, voire proprement antisémites de certaines personnalités musulmanes au nom d'une islamophobie propre à la religion

juive, se fondent moins sur une guerre des religions que sur l'affaiblissement d'une religion.

Les thèses de Taguieff, qui pointent l'émergence d'un sionisme absolu au sein de milieux traditionnellement antiracistes, contrastent cependant avec celles d'autres chroniqueurs sociaux, qui tout en n'excluant pas une dimension globale refusent une lecture figée et ethnicisée. D'une part, les manifestations antisémites (insultes, menaces, violences) imputables à des jeunes « issus des milieux arabo-musulmans » ne constituent qu'une faible proportion par rapport au volume annuel recensé. D'autre part, les sondages d'opinion ne révèlent pas un changement radical du profil de l'antisémite, qui semble se maintenir dans le temps. Troisièmement, les incitations des « prêcheurs de haine », ainsi que les propos israélophobes émanant des pays arabes, – accessibles grâce aux chaînes télévisées satellitaires et à internet –, ne suffisent pas à épuiser la complexité du phénomène. La logique globale de la nouvelle judéophobie doit se confronter à des logiques locales [Wieviorka 2005, 2008], propres aux réalités françaises de marginalisation, d'exclusion des quartiers sensibles, ainsi que de gestion de l'altérité et de surcroît de celle postcoloniale.

Nonna Mayer et Guy Michelet, travaillant à partir des données des sondages d'opinion commissionnés chaque année par la Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme, montrent la cohérence des opinions ethnocentriques, à partir du modèle explicatif établi par Adorno dans l'étude de la personnalité autoritaire, et des opinions antisémites ; l'ethnocentrisme étant cette attitude qui consiste à valoriser son groupe d'appartenance en rejetant et dévalorisant les autres. Les deux politologues constatent d'abord que la libération de la parole antisémite enregistrée à partir des réponses obtenues à la question posée dans les enquêtes de 1999 et de 2000 - « voici des opinions que nous avons recueillies. Dites-moi pour chacune si vous êtes plutôt d'accord ou plutôt pas d'accord : « les juifs ont trop de pouvoir en France » » - est moins le signe d'un retour de l'antisémitisme, que la constatation qu'il y a « moins d'antisémitisme honteux. Ils sont plus nombreux à oser exprimer tout haut ce qu'ils pensaient tout bas » [CNCDH 2001 : 98]. En effet, ce n'est pas la proportion de ceux qui ne rejettent pas le stéréotype qui a progressé, mais le refus de répondre qui a baissé.

Toutefois, la proportion de réponses affirmatives (tout à fait d'accord et plutôt d'accord) au stéréotype antisémite retombe les années suivantes, et le rejet du propos s'affirme nettement (voir une analyse détaillée en Mayer 2004), dans le même temps que l'on observe « une hausse record du refus de l'antisémitisme mesuré par l'adhésion au vieux stéréotype de la toute-puissance des Juifs » [Mayer 2004 : 95]. D'autre part Nonna Mayer et Guy Michelet soulignent dès 2000, et ces remarques valent d'une année sur l'autre, que « plus on est antisémite, plus on est ethnocentrique et réciproquement. Et le profil des antisémites est rigoureusement identique à celui des ethnocentriques : c'est dans les milieux populaires et peu instruits, chez les personnes âgées, les plus à droite, les plus autoritaires et les plus inquiètes pour leur avenir, que le rejet des Juifs est le plus prononcé » [CNCDH 2001, p. 99]. Les analyses des sondages relèvent que l'antisémitisme français ne s'écarte donc pas des autres phénomènes à caractère raciste et ethnocentrique et trouve son expression principale dans les milieux les plus défavorisés [Mayer, Michelet in CNCDH 2001, 2004, 2005, 2006 ; Mayer 2004, 2007]. Non seulement, au niveau des sondages, l'antisémitisme n'a pas progressé, ayant régulièrement baissé, après le pic de 2000, mais surtout il n'a pas changé de nature et il semble ne pas avoir gagné d'autres milieux que ceux traditionnellement ethnocentriques. En 2006, par exemple, les auteurs écrivent que « les résultats invalident la thèse de la nouvelle judéophobie. Plus on est de gauche, moins on différencie les juifs des autres Français, quel que soit le score sur l'échelle d'aversion à l'Islam. Plus on est « islamophile », plus on leur reconnaît la qualité de Français, quelle que soit sa position politique. Si on combine les deux indicateurs, ce sont les personnes interrogées qui cumulent l'orientation politique la plus à gauche avec les scores les plus faibles sur l'échelle d'aversion à l'islam qui se montrent les plus judéophiles » [CNCDH, 2006 : 134].

L'antisémitisme n'est pas dissociable, et les chiffres présentés dans les rapports annuels de la Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme l'ont mis en évidence, de l'appréhension des attitudes racistes dans leur ensemble, ni d'une posture plus largement ethnocentrique, dévalorisant aussi bien toutes les autres minorités culturelles que sexuelles. Ces remarques ne veulent surtout pas diminuer la gravité des faits, ni déresponsabiliser les auteurs identifiés et appartenant « aux milieux arabo-musulmans »,

mais permettent néanmoins d'établir un parallèle entre le profil de ces derniers et le profil socio-culturel de l'antisémite établi par Nonna Mayer et Guy Michelet à partir des sondages. Dans les deux cas, on peut constater qu'il est question d'une couche sociale défavorisée, d'extraction populaire, fortement marginalisée et stigmatisée. Il s'agit de personnes issues des milieux populaires, peu instruites, inquiètes pour leur avenir, culturellement isolées et socialement inférieures – la variable du niveau d'instruction primant sur les autres.

Néanmoins, les résultats de l'enquête quantitative pilotée par le CEVIPOF, « Rapport au politique des Français issus de l'immigration » (RAPFI) maghrébine, turque et subsaharienne, publiés dans l'ouvrage codirigé par Sylvain Brouard et Vincent Tiberj, *Français comme les autres ?*, montrent qu'un écart existe, toute chose égale par ailleurs, entre les réponses fournies par l'échantillon composé de personnes « dont au moins l'un des parents ou des grands-parents possède ou possédait l'une des nationalités relevant de la zone géographique précitée » [Brouard, Tiberj, 2005 : 139] et les réponses fournies par l'échantillon miroir, ou « échantillon témoin ». En quoi consiste cet écart ? Et de quelle nature est-il ? Le traitement des données a mis en évidence que, malgré le fait que la plus grande partie des interrogés ne défende pas les propos antisémites et ne soit pas antisémite, les « Français issus de l'immigration se caractérisent bien par un niveau d'antisémitisme plus fort que le reste de l'électorat, et cette attitude leur est spécifique » [Brouard, Tiberj, 2005 : 100], indépendamment du niveau du diplôme, qui n'a qu'un effet marginal, de l'âge et des opinions politiques. La spécificité ne tient pas, selon les auteurs, aux seules logiques extérieures – telles la religion, et le conflit israélo-palestinien – mais à la conjonction d'un ensemble de variables, au premier rang desquelles on trouve le facteur religieux et la relation à l'immigration, c'est-à-dire la position générationnelle par rapport à celui ou celle qui a immigré.

Les discours sur la nouvelle judéophobie ne peuvent donc ne pas tenir compte de la dimension locale. Les résultats de la recherche menée pendant deux ans par Michel Wieviorka et son équipe montrent à ce propos que plus le lien social est fort et structurant à l'échelle locale, autrement dit plus les institutions sont présentes et font face aux difficultés et à la marginalisation des jeunes, moins la parole antisémite se

libère [Wieviorka 2005, 2008]. L'étude a fait remarquer que « l'antisémitisme est massivement interprété comme la manifestation sans conséquence directe d'une amertume de démunis mettant en accusation ceux qu'ils supposent nantis et protégés, les Juifs » [Wieviorka, 2005 : 145]. L'antisémitisme du ghetto est alors moins piloté par des configurations planétaires que par une situation vécue, réelle et quotidienne qui fournit un cadre réceptif à l'implantation, à la circulation et à la diffusion d'un imaginaire antijuif qui peut se saisir d'éléments globaux, comme le conflit israélo-palestinien. L'antisémitisme du ghetto procède de cette « combinaison d'exclusion sociale et de discrimination raciste, tire son dynamisme propre d'un profond sentiment de mise à l'écart et d'enferment dans un territoire de relégation » [Wieviorka, 2005 : 181]. Ce sentiment d'être laissé pour compte et délaissé par la société, qui grandit par exemple dans les prisons françaises où presque 75% des détenus sont de « culture musulmane » et se sentent rejetés dans leur demande de culte, concernant particulièrement la nourriture et les officiants [Khosrokhavar, 2004], engendre un ressentiment souvent chargé de rage à l'égard de la communauté juive considérée comme davantage favorisée ainsi qu'une identification victimaire au peuple palestinien. L'identification à la cause du peuple palestinien, là où elle se manifeste, ne trouve cependant pas sa raison d'être dans l'appartenance à une communauté religieuse aux dimensions transnationales, ni dans un engagement politique documenté, elle semble plutôt se fonder sur le partage présumé d'une condition d'exclusion et, si elle est « une chose massive, l'islamisme et l'idée d'une guerre des religions en est une autre » [Wieviorka, 2005 : 181]. La connaissance de l'histoire du Proche-Orient et du conflit israélo-palestinien est par ailleurs le plus souvent défectueuse, superficielle et fantaisiste, extrapolée de son contexte, en quelque sorte déterritorialisée et rapportée à la situation française [Fabbiano, 2006 ; Wieviorka, 2005].

L'antisémitisme du ghetto, ou « l'antisémitisme d'en bas » [Lapeyronnie, 2006, 2008] est une réalité complexe, pouvant parfois déboucher sur des actions de violence, qui procède de la généralisation d'un sentiment antisémite généralisé, dont la manifestation principale serait la prolifération et la banalisation d'un vocabulaire antijuif. En durcissant les positions de Wieviorka, Lapeyronnie restitue, à partir de son enquête sur le ghetto urbain, une ethnographie glaçante. Il n'est pas question de comprendre si, oui

ou non, le ghetto est traversé par des discours et des postures antisémites puisque « l'antisémitisme participe d'un double mouvement de formation du ghetto ». Dès lors, cette analyse inscrit l'antisémitisme « d'en bas » dans le mouvement même de mise en place d'un « ordre social », de « sa pétrification en ensemble de normes et de règles », dans le même temps qu'elle en fait une réaction négative à l'exclusion subie et à l'image imposée [Lapeyronnie, 2006 : 42]. Par la nature même de l'étude, qui ne portait pas spécifiquement sur la « question juive », l'auteur peut procéder à une recomplexification de la réalité sociale en soulignant la puissance avec laquelle ce sujet, et par conséquent ce phénomène, transparait dans les propos des personnes interrogées, ainsi que l'ensemble des significations sociales qu'y sont reliés au-delà de la saillance du conflit proche-oriental, qui n'est de ce point de vue qu'un épiphénomène. « Ce n'est pas l'Intifada qui explique l'antisémitisme mais l'antisémitisme qui explique la focalisation sur le conflit du Proche-Orient » [Lapeyronnie, 2006 : 33], affirme Lapeyronnie pour qui bien d'autres situations de conflits impliquant des populations musulmanes ne mobilisent pas autant, voire pas du tout, les consciences ni ne suscitent autant la solidarité. Traiter de l'antisémitisme en liaison à d'autres problématiques lui rend toute sa profondeur sociale et l'inscrit au sein d'un réseau de relations, avec le racisme, l'exclusion, la ségrégation, mais aussi l'homophobie et le sexisme, qui laisse apparaître son instable complexité multidimensionnelle. Il est alors question d'en appréhender l'envergure et la structure, tout en montrant l'instabilité du sentiment antisémite, aussi bien sa fragilité que sa force : « dès lors, l'antisémitisme peut être à la fois extrêmement minoritaire, émaner de quelques individus et être en même temps omniprésent, comme s'il était infiltré dans toutes les relations et avait fini par colorer l'ensemble de la vie des groupes sociaux » [Lapeyronnie, 2006 : 22]. Le fait que l'antisémitisme d'en bas ne soit pas établi une fois pour toutes, ne découle pas d'une idéologie établie, ne veut pas pour autant dire qu'il ne traverse pas constamment l'espace d'expérience des acteurs et leurs projections collectives. L'analyse de Lapeyronnie ne se contente pas par ailleurs de relever que la logique antisémite s'appuie sur la mise en scène d'un principe de renversement de l'expérience vécue « le Juif cristallise le ressentiment et l'amertume (de l'arabe ou du noir) de ne pas être reconnu, d'être identifié négativement, d'être en quelque sorte le « méchant », celui dont on a peur et que l'on maintient en dehors » [Lapeyronnie, 2006 : 30], au sein d'une

dynamique identitaire d'opposition, pour qui les uns (les Juifs) balisent l'espace du positionnement renversé des autres (les arabes). L'auteur pousse plus loin son interprétation, allant jusqu'à affirmer que « la focalisation sur les Juifs est l'envers de l'absence de politique ou de l'absence de sens : elle est une « demande d'antisémitisme » politique, comme une sorte de demande « folle » de sens et d'intégration » [Lapeyronnie, 2006 : 30]. Ainsi, si racisme et antisémitisme constituent pour Lapeyronnie une façon de définir le monde social afin de s'y situer, en somme de le pratiquer [Lapeyronnie, 2006 : 23] ; s'ils revêtent donc la logique d'une appréhension globale de l'espace social, autrement dit le sens d'une réalité dans la mesure où leurs manifestations expriment une tension fondamentale entre penser autrui /se penser soi-même, leur différence tient à la nature politique de l'antisémitisme, vécu et perçu comme une « demande d'intégration et d'action » [Lapeyronnie, 2006 : 42].

Force est de constater que la construction d'un imaginaire antijuif, dont les manifestations antisémites ne sont que l'expression la plus violente et inacceptable, apparaît comme un phénomène composite, rassemblant des éléments hétérogènes et non systématiquement en relation entre eux – la réalité internationale, le vécu quotidien, le passé colonial français, les trajectoires familiales. Cet imaginaire ne peut être compris en dehors de son contexte d'activation, de diffusion et de circulation, il ne peut être disjoint d'une attitude ethnocentrique plus générale, qui cherche à distinguer nettement et à valoriser son propre groupe d'appartenance par rapport aux autres.

Deuxième partie
**L'« altérité juive »,
ethnographies d'imaginaires**

Des femmes

Le choix de mener des entretiens (individuels et collectifs) avec des jeunes femmes a mûri pendant la phase exploratoire de la recherche, lorsque, par un hasard de circonstances propre à la construction du terrain, nous avons rencontré principalement un profil féminin. Des problématiques spécifiques ont alors émergé au fur et à mesure de l'avancement de l'enquête, en relation à la sphère des pratiques religieuses, du regard que l'on porte sur soi et sur l'autre, du niveau de participation sociétale. Si pour certaines d'entre elles, ces problématiques ont déjà été exposées dans des travaux sur l'expérience vécue des musulmans et des musulmanes, elles n'ont à ce jour débouché sur aucune analyse combinée en termes de genre et de processus de distanciation identitaire, de racisme ou de surcroît d'antisémitisme.

Le vide analytique est, en premier lieu, à mettre en relation avec la résistance propre à la sociologie française à embrasser l'intersectionnalité comme approche et angle d'étude. Les femmes, et qui plus est le genre, ont traditionnellement été les grands absents des recherches portant sur les phénomènes migratoires et postmigratoires, les relations interethniques, les racismes. Les travaux pionniers des féministes anglo-saxonnes nous ont appris que les sciences sociales ont dès leur naissance privilégié le monde des hommes comme référentiel de la réalité observée, en privant les femmes du pouvoir d'action et de transformation de l'espace public soit alors en les englobant à l'intérieur d'un discours accordé au masculin, au sein d'une non-différenciation épistémologique. Cette absence a été d'autant plus prégnante dans le cadre des études sur l'émigration et l'immigration, champ considéré pendant très longtemps comme le seul fait d'hommes, travailleurs provisoires, simple force de travail révocable à tout moment [Sayad, 1999]. Les interrogations sociales se sont tournées vers un public féminin lorsque le regard dominant a perçu l'immigration non plus comme un fait d'hommes seuls mais comme un véritable processus de « peuplement » se situant à l'échelle familiale. Néanmoins, l'entrée des femmes s'est faite par la porte de l'évaluation du modèle d'intégration à la française, véritable écran de mesure de l'affrontement entre une culture familiale

traditionnelle et la civilisation moderne, émancipatrice, individualiste. Les femmes d'immigrés sont restées invisibles à l'intérieur du foyer et n'ont que rarement été objet d'intérêt scientifique.

En revanche, leurs filles, hétéro-assignées au rôle de victimes de l'obscurantisme du système patriarcal, sont devenues la mesure même de l'intégration. Comme le montrent les travaux de Nacira Guénif, les « nanas beurs » ont été présentées en tant que modernisatrices de la tradition cultuelle et culturelle, rédemptrices des contraintes imposées par le groupe familial, élément de rupture au sein des rapports de genre et de renversement des logiques de la domination, figures de la réussite professionnelle, au sein d'un monde subalterne voué à l'échec et à la « dépravation ». Incarnation du bien, contre-exemple du mauvais « garçon arabe », catalysateur de tous les maux qui atteignent la société française, les (jeunes) descendantes de migrants originaires d'un pays à tradition musulmane ont toujours été tenues à l'écart des tensions, des dérives, des fractures, sinon même des violences qui traversent l'espace public. Cette polarisation positive les enveloppe encore à ce jour, bien qu'elles soient de moins en moins présentées comme victimes de la relégation, et des violences familiales, et qu'elles se soient vues reconnaître un rôle d'actrices sociales tant au niveau de leur expérience subjective, de leur capacité à être « sujet », que de leur participation sociale et sociétale.

Un des impensables de notre temps serait, toutefois, d'en faire un sujet en survie, en « dehors de toute perspective d'action, de relation sociale, politique, culturelle ou interpersonnelle » [Wieviorka, 2004 : 299], pour qui la violence est un des moyens de faire face au danger existentiel.

Or, la participation de plus en plus massive des femmes descendantes d'immigrés au sein de l'espace public⁸, l'investissement d'un champ de revendications genré dont elles se font actrices et porteuses, même parfois au nom des hommes, à commencer par la reconnaissance du droit à assumer une pratique subjectivée de la religion musulmane, exige que l'on ne se contente plus de les cloisonner au rôle de la « gentille beurette », dans le même temps qu'on leur ouvre des domaines d'enquête dont elles ont traditionnellement été mises à l'écart.

⁸ Il suffit de mentionner l'imposante présence de femmes aux manifestations de soutien aux Palestiniens dans les principales capitales européennes : Londres, Paris, Milan.

Toutefois, un autre élément doit être pris en considération lorsqu'on discute la faible présence des femmes dans les études sur les phénomènes de rupture identitaire, d'ethnocentrisme, de racisme et d'antisémitisme, spécifiquement lié à l'histoire de l'antisémitisme, comme expression d'un ethnocentrisme presque exclusivement masculin, ou, pour reprendre l'expression de la psychanalyste Margaret Mitscherlin, comme une « maladie masculine ». Bien que la thèse de Mitscherlin, pour qui l'antisémitisme serait une « maladie du Surmoi » qui, par conséquent, toucherait plus les hommes que les femmes et résulterait des structures patriarcales des sociétés modernes, ait été controversée, l'historiographie du phénomène, fait remarquer Martine Allal, a tout de même privilégié les porteurs masculins, au point que de « nombreuses études ont mis l'accent sur le caractère spécifiquement masculin [...] rattaché à une crise de l'identité masculine dans la modernité » [Allal, 2006 : 131]. L'engagement actif des femmes, poursuit l'auteure, en citant le cas de Gyp (Sibylle Aimée Marie Antoinette Gabrielle Riquetti de Mirabeau, Comtesse de Martel), s'il vient contredire cette lecture en termes d'essence purement masculine, reste, néanmoins, marginal au sein de la littérature antisémite et des chroniques contemporaines du phénomène en question. Les sondages d'opinion confortent par ailleurs cette lecture genrée du fait antisémite, et plus généralement des attitudes xénophobes, lorsqu'ils soulignent un plus faible score féminin que masculin.

C'est pour combler ce double vide et pour répondre aux sollicitudes du terrain, que nous avons décidé de ne recueillir que les propos des descendantes d'immigrés originaires d'un pays à tradition musulmane.

Les entretiens individuels

Les entretiens individuels ont mis en évidence que la référence spontanée à l'altérité « juive » n'est pas un élément récurrent, venant nuancer la conviction répandue d'une ethnicisation du lien social, de plus en plus envisagé sous l'angle communautaire.

D'autre part lorsque la minorité des femmes rencontrées a introduit le sujet au sein de la conversation, les positions et les circonstances se sont révélées profondément éloignées, basculant d'un discours prônant la nécessité d'un dialogue interculturel qui évoque l'altérité juive en termes de bagage culturel individuel, à un discours chargé de préjugés qui mélange antisémitisme et antisémisme, dans le même temps qu'origine, appartenance nationale et religion.

M., d'origine turque, et S., d'origine algérienne, deux militantes associatives, incarnent les deux extrêmes. M. utilise la référence aux origines sans aucune focalisation particulière sur telles origines plutôt que sur telles autres, lorsqu'elle explique les activités de l'association dans laquelle elle est engagée:

« Le but est de sortir les Turcs des Turcs et de sortir des Turcs. Le but c'est en tant que Français d'origine turque et musulmane d'être avec d'autres Français d'origine catholique et juive, donc c'est pas du tout d'être avec les Turcs, surtout pas. Le dialogue et l'échange interculturel c'est notre domaine ».

De l'autre côté, S. renverse cette position d'ouverture, tout en partant du même constat. En présentant la structure dont elle est présidente, S. fait un point sur le projet de voyage en Israël, dans le village de Nevé Shalom, que les membres de l'association souhaitent organiser avec les jeunes de la cité pour les sensibiliser à l'échange interculturel et interreligieux.

En travaillant sur ce projet, on a beaucoup travaillé sur notre côté raciste et antisémite [...] et ce qui nous a beaucoup effrayé dans un premier temps ça a été d'entendre les discours mais hyper racistes à l'égard des juifs.

Cet exemple se transforme rapidement en une excursion de violence et de haine, qui brouille au fil des paroles toute frontière nette entre un positionnement critique à l'égard du gouvernement israélien, essentiellement en raison de sa politique vis-à-vis des territoires palestiniens, et la dérive antisémite faisant de tout « feu » un israélien potentiel. La présentation, de prime abord distanciée, voire interloquée, de l'imaginaire

antisémite des jeunes permet alors à la parole de se libérer, grâce au détour par le conflit israélo-palestinien, qui devient à son tour une sorte de légitimation et de justification du discours.

Je pense que c'est surtout le conflit israélo-palestinien, parce que, regarde, même nous qui sommes un peu plus âgés on a du mal des fois, par moment on disait on va leur trouver des circonstances atténuantes, cherchons-les, cherchons-les, mais on a du mal, il y a eu des moments on était écoeuré, vraiment c'est insupportable. [...] Même moi, en tant que personne, j'ai des fois des haines irrationnelles. Et justement tout ce travail, on doit faire tout un travail sur nous-mêmes, grâce à la communication non violente, pour pouvoir y aller, parce que c'est aussi un travail sur nous-mêmes. [...]

Les propos de S. ne s'arrêtent pas à l'évocation d'une haine irrationnelle qui exigerait un travail sur soi-même et dont la situation au Proche-Orient serait l'élément déclencheur, puisqu'en poursuivant le récit de la préparation du voyage, elle se laisse aller, avec un ton de plus en plus chargé de rage, à une escalade hyperbolique de propos antisémites.

Je veux te dire il y a même un cameramen de France 2, juif, qui voulait nous accompagner et ça nous énervait qu'il soit juif [rires hystériques], à un moment donné pour te dire un peu, en même temps on est conscient de ça, on n'est pas non plus des racistes primaires à être là, on a réfléchi on a dit merde on est avec un feuj pourquoi on irait avec un feuj, est-ce qu'on l'a choisi lui parce que ça va nous faciliter les choses, d'abord ce qui nous attirait c'était France 2, mais après on s'est dit merde c'est un feuj et puis après dans les interviews, parce qu'il a commencé à filmer, c'était son discours un peu, un peu trop feuj, sans déconner, un peu trop israélien, c'était énervant, insupportable et en même temps, voilà il faut pas s'énervier, il faut rester calme, et il faut rester dans la communication, dans le dialogue et dans l'échange et il faut argumenter, mais [le ton

monte d'énervement] t'en as franchement certains, il faut le dire, comme dans beaucoup d'autres races, même si la notion de race n'existe plus, qui pètent haut leur cul, tu vois, qui s'estiment comme des êtres supérieurs aux autres parce qu'ils sont juifs, parce qu'ils sont noirs, parce qu'ils sont chinois, parce qu'ils sont japonais, mais qu'ils aillent se faire foutre, et quand t'as ça en face de toi qui est censé t'accompagner, quand t'as une personne comme ça je dirais qui est censé t'accompagner dans un voyage presque de réconciliation, heu.....sifflements....

En filigrane apparaissent bon nombre de stéréotypes traditionnellement attribués aux juifs : la puissance, le contrôle des médias et de l'information, la sur-considération d'eux-mêmes, qui s'entremêlent à une projection fantasmée d'identification avec le peuple palestinien et ses souffrances.

Justement ce qui a un tout petit peu freiné notre envie aussi, parce qu'on a rencontré pas mal de gens qu'y sont allés et quasiment toutes ont menti sur le motif du voyage, des militantes associatives et des nanas engagées dans la cause palestinienne et toutes ont dû baratiner pour entrer en Israël, et pour pouvoir aller dans les camps de réfugiés palestiniens, dans ces miettes de territoire qu'on appelle la Palestine. Je te jure quand on a ça dans la tête, tu veux que je te dise un truc je crois qu'en fait c'est beaucoup de choses ce voyage, je crois que ce sentiment d'injustice pourtant on est pas des palestiniens, mais on le vit comme si c'était... il y a une identification incroyable ; je sais pas peut-être parce qu'on est né en France et qu'on est issu d'une colonie, enfin qu'on a été colonisé, que nos familles, nos parents, que notre pays d'origine a été colonisé, peut-être qu'il y a quelque chose qui dort dans notre mémoire et qu'il se réveille quelque part, quelque fois t'est pas consciente d'un problème, d'une difficulté, d'une souffrance et le fait de l'entendre, de la voir, de la sentir chez l'autre ça réveille la tienne, ça fait écho.

Anachronismes identitaires et historiques se télescopent ici jusqu'à se perdre l'un dans l'autre, à la faveur d'un discours de reconnaissance victimaire et de concurrence mémorielle. L'expérience traumatique de la colonisation algérienne, ainsi que les injustices socio-politiques qu'elle a engendrées, resurgissent alors par l'évocation détournée de la souffrance et des injustices auxquelles sont confrontés les Palestiniens, qui se prêtent à faire office de transfert. Le discours de S. reste néanmoins assez confus, basculant sans cesse d'un registre individuel à un registre collectif, sorte de justification de ses propos, comme lorsqu'elle dit « *je comprends leur colère et leur dégoût et je me dis ils en ont des arguments pour casser l'Occident, les Américains, je ne rentrerais jamais là-dedans...* ». Cette instrumentalisation du conflit israélo-palestinien, qui permet de figer et d'objectiver les rôles des bourreaux et des victimes, tout en dépenalisant, du moins déculpabilisant la libération de la parole antisémite, se renforce jusqu'au paroxysme au sein de la dynamique de groupe lors de la soirée de préparation du voyage.

Entre les deux positionnements radicalement éloignés de M. et de S., le troisième cas de figure rencontré est celui de So., qui se sert de la référence aux juifs pour montrer que, même lors de l'accomplissement du processus d'intégration, un certain nombre de caractéristiques culturelles persisteront toujours. Une fois encore, il s'agit d'une projection fantasmée et d'un détour par l'altérité au sein d'un discours sur l'identité qui laissent transparaître la conviction que les juifs occupent au sein de la société française une place stable face à un « nous arabe ou musulman » plutôt incertain. La référence aux juifs dans les propos de So. ne fonctionne pas comme un miroir renversé de ce qu'on voudrait être, que l'on ne peut pas être et que les autres sont, au détriment d'un soi collectif bafoué et empêché, mais se pose plutôt en garantie, en exemple positif qui assure qu'on peut être justement parce que d'autres avant nous sont déjà.

Impossible de se sentir français jusqu'au bout parce qu'il y a des différences culturelles et même physiques, la façon de penser, qui ne s'estomperont jamais. C'est comme les juifs. Est-ce que ça s'est estompé le fait qu'ils soient juifs, ils sont toujours juifs ».

Le recours à l'exemplarité des juifs, pleinement français tout en gardant leurs spécificités culturelles et culturelles, auxquels So. fait jouer le rôle d'alliés dans la revendication du droit à la différence s'appuie, tout de même, sur l'idée répandue d'une bienveillance à l'égard des juifs, qui leur épargnerait cette injonction à l'intégration qui pèse en revanche si lourdement sur les descendants des immigrés maghrébins et africains. Si dans les propos de So. l'aspect de la concurrence mémorielle et victimaire n'apparaît pas, la référence à la communauté juive, à la fois dans le désir d'émulation et dans la perception d'être objet d'un traitement inégalitaire, cristallise tout de même une sorte de racialisation de l'espace conceptuel et une « fixation » de l'altérité à la seule population juive.

A l'exception des entretiens de M., S. et So, les juifs ne sont pas évoqués sans que le sujet ne soit stimulé ou introduit par le chercheur. Là encore, les réactions ne sont pas homogènes et divergent selon le positionnement de la personne, son histoire familiale et ses trajectoires, bien qu'un certain nombre d'éléments puissent être isolés. Les thématiques qui reviennent le plus fréquemment ont à voir avec l'interdit parental, présumé ou réel, de l'alliance ; le détournement politique auquel la religion musulmane est confrontée au sein d'une logique instrumentale ; l'altruisation de l'antisémitisme comme réalité existante, reconnue mais éloignée de soi ; la concurrence des mémoires.

L'attribution aux parents, et plus généralement à la famille d'une position de fermeture, sinon même de rejet à l'égard de la population juive, anonyme et imaginaire, émerge lorsque la conversation tourne autour du marché matrimonial ou d'Israël. Sm, dont les grands-parents paternels et maternels ont émigrés d'Algérie dans la première moitié du XXème siècle, explique, sur un ton de réprobation vis-à-vis de l'attitude excessivement fermée de sa tante maternelle, la situation matrimoniale de son cousin qui a fini par épouser une fille qui lui a été présentée.

Mon cousin, lui son truc c'était les femmes d'Afrique noires, lui il adore sortir avec, c'est un type vraiment qu'il aime beaucoup mais bon il savait très bien que sa mère jamais aurait accepté, jamais, en fait il y a un peu une

hiérarchie quoi, le français bon, mais le noir jamais c'est le pire du pire, je sais pas pourquoi mais quand on sait que quelqu'un s'est marié avec un français s'est grave, mais alors s'il est marié avec un noir c'est le pire du pire, avec un juif alors, c'est même pas..., c'est exclu... ; et donc lui à force à force il s'est marié tard, lui qui a toujours critiqué les présentations, finalement il s'est marié comme ça, parce qu'il fallait quelqu'un qui plaise à maman.

Un classement s'esquisse entre candidats non préférentiels au mariage en relation au seuil d'acceptabilité parentale : les noirs et les juifs reprennent cette place bannie et interdite qui autrefois avait été celle des Français, maintenant plus tolérés. Force est de constater que la religion ne joue qu'un rôle très marginal, la commune appartenance à l'Islam des familles maghrébines et d'une partie non négligeable de familles originaires d'Afrique Subsaharienne ne suffit pas, d'une côté comme de l'autre, à élargir le champ matrimonial à une forme d'« endogamie religieuse ». Les règles de la parenté nous apprennent que les frontières du permis et de l'interdit dans le cadre de l'alliance désignent grossièrement les degrés de distanciation identitaire du trop proche (l'inceste) au trop éloigné (l'extrême limite de l'endogamie) et expriment, dans le même temps, une vision sociale des relations entre groupes.

Néanmoins, si les femmes rencontrées estiment que leurs parents ont des préjugés aussi bien face aux juifs qu'à l'égard des noirs, elles ne sauraient guère en expliquer le pourquoi ni les enjeux. N., à qui j'ai parlé du voyage que l'association de S. voudrait organiser à Neve Shalom, aurait potentiellement été intéressée si la question ne fût pas déjà close en amont : « *je ne pourrais jamais dire à mon père que je vais en Israël, il peut me tuer pour ça* » ; toutefois elle n'est pas en mesure d'explicitier les raisons du refus potentiel du père, autrement que par des affirmations autoréférentielles, du type « *c'est comme ça* », « *j'en suis sûre* », ou encore « *je connais mon père* ».

S'agit-il de propos qu'on est habitué à entendre depuis l'enfance ou d'une projection sur les parents d'une attitude que l'on croit généralisée au sein de la communauté à laquelle l'on pense appartenir ? Il est difficile d'apporter à cette question une réponse tranchée.

La plupart des interviewées partagent la tendance à protéger leur famille, à exclure par conséquent tout discours dévalorisant sur l'altérité, tout en avouant un certain repli quotidien ; elles affirment, par exemple, n'avoir jamais entendu les parents parler des juifs - « *mes parents jamais, ça dépend de l'histoire de chacun et tout, mais mes parents jamais, au contraire* » - ou ne les avoir entendu qu'à propos du conflit israélo-palestinien :

Ça n'a jamais été un sujet de conversation avec mes parents, oui peut-être par rapport à la Palestine, quand on voit les camps et tout, Gaza on en parle et tout mais après c'est fini ...mais en même temps j'ai déjà entendu des remarques, pas dans ma famille, mais avec d'autres turcs « lui c'est un juif c'est normal qu'il aille..., à chaque fois on fait appel à des juifs, les médias c'est les juifs, c'est normal qui parlent mal de l'islam... Ma sœur est partie en Israël en voyage d'école et tout, et ça n'a pas posé de problèmes, tout ça dépend je pense du milieu dans lequel tu baignes (M.)

Si les événements de Gaza sont commentés, parfois même avec emportement, la cohabitation entre juifs et musulmans pendant la colonisation algérienne, la francisation des juifs par application du Décret Crémieux en 1875, ou encore la mémoire de l'esclavage ne sont pas des arguments de discussion familiale, ne font pas l'objet d'une quelconque transmission mémorielle, et surtout ne sont pas des éléments autour desquels se construit l'imaginaire identitaire collectif des jeunes descendants d'immigrés.

Lorsque la question de la circulation d'un imaginaire antijuif est posée ouvertement, la première réaction consiste en une prise de distance de toute forme d'attitudes ethnocentriques.

Comment peut se manifester l'antisémitisme ? déjà dans les ghetto sociaux on se regroupe..., on se donne des surnoms : il y a les beurs, il y a les renois, il y a les petits antillais, il y a les feufs, par ces mots là, peut-être il peut sembler anodin...mais quand même..., un, ça peut banaliser le

racisme et deux il faut faire attention à comment sont utilisés quoi, par exemple même les jeunes qui sont juifs ils s'identifient comme feuj, ils disent moi je suis feuj, quoi, mais par exemple si quelqu'un veut pas me donner son stylo : « ah, il veut pas me donner son stylo, il fait le feuj » vous voyez... ou... c'est dans ce sens là, même si les jeunes juifs d'aujourd'hui ils se l'approprient, ils s'appellent feuj, il faut faire attention à ces mots là qui ont une portée négative. Je pense aussi que les jeunes s'identifient au conflit israélo-palestinien parce qu'il y a toujours le gros stéréotype : « le feuj est riche, il porte le jeans diesel, mais non il y a aussi des juifs pauvres et certains auront tendance pour leurs conditions de jeunes d'origine maghrébine de s'identifier aux palestiniens, je suis victime ici, je suis victime de racisme alors que le juif est là, est bien habillé quoi, ça peut être un antisémitisme, une sorte de racisme social, « le feuj se sape en diesel, nanani-nanana », c'est jamais anodin, il y a un petit peu de mépris ». D.

D., d'origine sénégalaise, souligne le poids de la circulation des stéréotypes – la richesse, le pouvoir, l'habillement – au sein du processus d'identification des jeunes français de la « galère » aux Palestiniens des territoires. L'absence de points de repère et de dialogues intergénérationnels, la méconnaissance de l'histoire familiale et de celle du pays d'origine, le sentiment d'exclusion et de non reconnaissance peuvent parfois fournir un terreau fertile à la diffusion d'un imaginaire ethnocentrique, voire proprement raciste.

Chez les noirs de France, par rapport à la France, il y a un vide par rapport à notre histoire, l'esclavage a été reconnu par la loi Taubira de 2004, des choses comme ça, il y a quand même un vide et chez les noirs, c'est que je remarque autour de moi, ça commence à se radicaliser, même avec le petit groupuscule Tribu Ka, on va taper sur les juifs, ceci, cela... Ils peuvent faire audience auprès des jeunes noirs fragiles, en quête d'identité, des jeunes noirs peuvent tomber assez facilement dans son discours, parce qu'il y a en France il y a un vide sur l'histoire des noirs,

c'est le seul moyen pour... comment dire, tellement ils sortent des nouveaux connaissances et tout les gens se disent on va aller avec, voilà..., on dit rien sur le passé, je vais me rapprocher à un groupe qui traite de mon passé, ce groupe là il tape sur tout le monde et tout, mais non pas comme ça, je sais pas qu'ils s'organisent comme le CRAN c'est un peu bancal, mais qu'ils organisent, pourquoi reproduire quelques choses desquelles on est victime, ça c'est le même problème du racisme universel.
[D.]

Néanmoins, aucune des femmes rencontrées et des personnes de leur entourage ne semble entendre ni connaître la propagande antisémite des groupuscules ultra radicaux qui ont vu le jour autour de Kémi Seba, ni embrasser les thèses de Dieudonné sur l'esclavage et la colonisation.

On retrouve ici, autour de la figure de la victime, la confluence des deux logiques évoquées par Michel Wieviorka : celle extérieure, globale, et celle intérieure, propre à la France et à ses quartiers, les deux étant solidaires l'une de l'autre. La dimension internationale et la dimension locale ne peuvent être comprises que dans leur imbrication réciproque, ayant peu d'autonomie et de saillance lorsqu'elles se retrouvent séparées. F. et M. en parlant de leurs pays d'origine, le Sénégal et la Turquie, mettent en évidence l'écart qu'il peut y avoir entre ici et là-bas.

C'est difficile pour moi parce que moi je suis dans une association où justement on lutte contre les préjugés, moi je dirais que non, c'est-à-dire qu'en Turquie il y a une culture du vivre ensemble, musulmans, juifs mais ces dernières années avec les tensions, les conflits, le nationalisme qui renaît c'est un peu difficile, mais en France parmi les jeunes on sent, parmi les jeunes d'origine turque, des hostilités, peut-être pas ceux qui ont fait des études, qui sont sortis de la communauté turque... oui, par rapport à la Palestine, si tu parles avec quelqu'un de Turquie il sera beaucoup plus ouvert que si tu parles avec quelqu'un de la communauté d'ici parce qu'il sera en contact avec la communauté magrébine donc son imaginaire est..., donc les jeunes d'ici sont paradoxalement beaucoup plus

antisémites, ont beaucoup plus de préjugés contre les juifs que les turcs de Turquie. [M.]

Les entretiens permettent de relever ce processus en œuvre de racisation de l'espace identitaire qui passe, entre autre chose, par l'auto et l'hétéro-assignation de labels indicisés en verlan : noir devient renoir, arabe donne rebeu et juif se transforme en feuj. Dans cette opération d'ethnisation des relations sociales, chaque groupe est chargé par les autres d'une ou plusieurs caractéristiques négatives : les feuj se voient attribuer les vices de l'avarice et de la cupidité, au point que le mot « feuj » en devient synonyme, lorsqu'il est employé en adjectif (« faire feuj »). Toutefois D. tient à briser cette généralisation de l'antisémitisme des banlieues, s'il est certain que la parole antisémite circule et parfois se transforme en manifestation de violence, en insulte ou en graffiti, la réalité est bien plus nuancée ; cette fois les mariages sont le bon contrexemple.

Mais j'ai l'impression parfois quand je regarde les info qu'en banlieue ils sont tous antisémites, non c'est faux quoi, moi par exemple je pense aux couples mixtes juifs-arabes ou autre, même il faut pas croire quant à nous les musulmans, on nous présente comme un groupe soudé et tout, c'est faux, parce qu'il y a du racisme même à l'intérieur des musulmans. [D.]

La référence à l'Islam a été rarement utilisée par les femmes rencontrées en entretien individuel pour justifier telle ou telle position de rejet, de mise à distance des juifs, ou de concurrence communautaire entre juifs et musulmans. Seule F., d'origine sénégalaise, met en avant ses convictions religieuses pour se positionner face au conflit israélo-palestinien, dans le même temps qu'elle transforme le clivage initial juifs vs. arabe en juifs vs. musulmans.

J'ai l'impression que nous "Noirs africains musulmans" on se sent pas concernés directement c'est plus les arabes, je comprends pas quoi. Je les [les palestiniens] considère mais frères de religion ; tout ce qui est le problème avec la Palestine des fois ça me fait mal aussi et c'est vrai qu'on favorise plus les juifs par rapport aux musulmans, voilà quoi donc des fois

j'y pense mais de là à aller frapper un juif ou lui faire... mais c'est vrai que même dans la vie de tous les jours, ils sont plus favorisés, par exemple dans le domaine médical, par rapport à nous, peut-être qu'ils ont accès à des longues études. [F]

La libération par la parole de pensées refoulées, d'un sentiment d'injustice, de l'impression d'être victime d'un traitement inégal, même si cette impression ne se fonde que sur l'intériorisation d'un certain nombre d'idées reçues (une position avantagée occupée par les juifs dans la société), ne cède cependant jamais le pas à la justification ou à l'exhortation à la violence. Les plans restent bien distincts pour toutes les femmes, si l'on peut comprendre ces sentiments de rage et de colère qui grandissent chez une population marginalisée, exclue, sans ressource et le plus souvent privée de sa propre histoire, c'est tout de même inacceptable « *qu'on se mette à plusieurs sur un juif* ».

Par ailleurs, l'Islam peut servir à surmonter l'opposition entre Israéliens et Palestiniens et aider à faire la part des choses entre un conflit politique et ses instrumentalisation ethniques ou religieuses. D. qui est engagée dans une confrérie soufie très active pour la paix en Terre Sainte, dont certains membres participent à la conférence des imams et des rabbins pour la paix, refuse cette logique d'identification religieuse avec un camp plutôt qu'un autre ; elle recontextualise les événements dans une perspective historique et préfère ne pas se positionner, au nom du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes.

Moi par exemple je sais que l'islam est pas du tout politisé, quand il y a eu..., il est pas du tout politisé quoi, bon peut-être que certains vont se poser des questions sur le conflit israélo-arabe mais après de là à aller sur les rues déchirer des drapeaux israéliens ou américains..., moi par exemple dans mon pays je n'ai jamais vu ça. J'avoue c'est assez délicat, parce que d'un côté c'est un peuple sans terre qui veut une terre et de l'autre un peuple qui est là et qui se fait un peu éjecter de sa terre pour que l'autre s'installe, moi je veux dire il faut trouver un compromis, pourquoi ils peuvent pas vivre ensemble ? Moi, dans mon pays il y a bien une dizaine de groupes socio-linguistiques, on vit tous ensemble..., en plus

c'est pas le bon exemple, ça se passe dans les terres saintes, pour moi qui suis croyante ça se passe dans les terres saintes, là où les trois monothéismes ont émergé, déjà que pour moi nulle part le sang devrait couler alors là encore c'est pire quoi, de plus que les religions devraient montrer le bon exemple, mais des nous jours... je comprends que de nos jours il y a des personnes qui deviennent athées, même parfois on peut trouver des personnes athées plus proches de dieu sans qu'elles se rendent compte que des personnes croyants..., c'est vraiment... moi j'ai pas de problèmes contre les juifs et compagnie, même si je sais, il faut pas se le cacher, il peut y avoir un antisémitisme latent chez les musulmans, ça c'est vrai, voilà nous sommes solidaires avec nos frères palestiniens... d'accord, mais moi je pars du principe qu'il y a des morts des deux côtés, il y a des mères qui pleurent leurs enfants de deux côtés, les deux peuples veulent la même terre, c'est très délicat, il faut qu'il y ait des concessions des deux côtés pour qu'ils partagent la même terre, pour qu'ils trouvent des solutions, moi je sais pas quoi, moi je suis partisane de la paix, personnellement je sais qu'il y a des injustices commis par l'état israélien, je sais qu'il y a des provocations peut-être de l'autre côté, mais il faut trouver un compromis. [D.]

Il est difficile d'affirmer une quelconque stabilité de profil et de position, chez les femmes rencontrées en entretien individuel, en relation à la seule variable de l'origine, de la religion ou de la culture musulmane. D'autres éléments doivent être pris en considérations comme le parcours, l'engagement associatif et sa nature, le niveau d'instruction, les rapports familiaux, la connaissance de son histoire, et aussi l'orientation religieuse à l'intérieur de l'Islam, comme par exemple la participation dans une voie soufie.

Néanmoins, lorsque la présence et la circulation de stéréotypes ou d'attitudes antisémites sont observables, il semble s'agir d'un imaginaire largement répandu, et ce bien au-delà des « milieux arabo-musulmans » qui réitèrent les clichés les plus

traditionnels, en décrivant les juifs comme trop nombreux (« *ils sont partout* »), plus favorisés que d'autres populations, en particulier celle musulmane. Deuxièmement, il faut souligner que la frontière entre une position antisioniste ou tout simplement critique face à la situation au Proche-Orient et un véritable discours antisémite peut parfois s'amenuiser jusqu'à disparaître totalement ; ceci toutefois selon une incidence très minoritaire puisque la plupart de femmes garde un regard distancié.

Les groupes de parole

Les groupes de parole révèlent des aspects qui n'étaient qu'amorcés, voire absents, dans les entretiens individuels.

En premier lieu, il est frappant de voir que dans un contexte collectif, l'usage que les femmes font de l'altérité collective soit un usage collectif. Autrement dit, lorsqu'il est question d'un nous, en l'occurrence on remarquera qu'il s'agit d'un nous musulman, la référence aux autres sera explicitée en termes communautaires et concurrentiels et portera quasi exclusivement sur les juifs et leur assignation communautaire. Dès lors, si dans le discours sur soi-même l'opposition arabe vs. juifs ou musulmans vs. juifs tenait une place résiduelle et était le plus souvent désactivée, au sein d'une parole qui circule collectivement cette opposition fait en revanche surface, et par moment de manière assez âpre. Par exemple, N. affirme lors de la première séance : « *L'on ne peut plus rien dire aux juifs parce que six mille – elle se trompe par ailleurs d'estimation – juifs ont été tués pendant la deuxième guerre mondiale et il ne faut plus jamais que cela se reproduise, alors que l'on ne voit même pas que l'on est en train de mettre les musulmans de côté* ».

S'installe ainsi une dialectique de la concurrence moins mémorielle qu'expérientielle, bien que cette dialectique utilise la référence à la mémoire de la Shoah comme un abus d'usage d'un événement qui a fait des juifs une catégorie protégée et en dehors de toute possibilité de critique dans le présent. A partir du moment où la parole se libère en nommant un déséquilibre de traitement entre « communautés », on peut alors se demander « *pourquoi les filles portent-elles encore des croix ou des étoiles de David*

autour du cou ? » (R.), pour conclure que « cela n'avait jamais posé de problème de savoir quelle est la religion de chacun » (R.), avant l'irruption de l'Islam dans l'espace public.

La réflexion se transforme en véritable dénonciation du sort fait aux musulmans, auxquels on empêche de vivre sereinement et ouvertement leur religion.

Il y a énormément de tolérance par rapport à leur religion, l'on les laisse beaucoup plus la vivre que nous. Il y a une vraie communauté juive, ils se connaissent entre eux, se voient pendant les fêtes, ont un réseau et sont très solidaires, ils ne demandent rien à personne, ils font tout entre eux et ne dérangent personne. (N.)

Cela peut par moment prendre l'allure d'une discrimination vécue par les femmes musulmanes, voilée de surcroît, dans leur vie de tous les jours.

J'ai été à Deauville l'été dernier et aux Deux-Alpes cette année, j'ai été surprise par la concentration de personnes juives, les femmes étaient voilées comme moi, on m'a prise pour une juive aussi. Elles faisaient du ski en jupe et cela n'a posé de question à personne. Ils ont leurs écoles, quand une école musulmane a voulu ouvrir, ils ont voulu imposer l'ouverture à tous les élèves, tandis que si vous n'êtes pas juif, c'est impossible de rentrer chez eux. Un poids, deux mesures. (M)

Et A. de rebondir : « il y a une piscine qui ouvre un jour par semaine pour les juives, des musulmanes ont fait la même demande, mais elle n'a pas été acceptée ».

La logique d'un poids deux mesures, ou de deux poids, deux mesures, est également mise en avant lorsqu'on commente, avec des approches plus ou moins nuancées, les propos des hommes politiques, ainsi que leurs engagements.

Ils jouent sur les termes, Sarkozy avait parlé d'égorger les moutons dans les salles de bain, et là il a parlé explicitement de musulmans, alors que

nous n'avons pas entendu parler des juifs, des catholiques ou des athées.

(Mm)

Que les musulmans soient plus visés que les autres groupes, juifs, catholiques et athées confondus, par un discours voulant les ramener à l'obscurantisme et par conséquent à un défaut d'adaptabilité, qu'ils soient stigmatisés moins en raison de leurs croyances religieuses que parce que proprement musulmans, ce qui, par conséquent, dévalorise et infériorise l'Islam face aux autres cultes, est une perception partagée par l'ensemble des femmes. Aux marges de cette lecture, il existe toutefois une attitude plus proche de l'antisémitisme que de la dénonciation, selon laquelle la politique protégerait les intérêts juifs.

Le gouvernement en place devrait modifier certains points de la laïcité, le débat reste flou. Nicolas Sarkozy défendait certains intérêts des juifs. (D.)

Dès lors, les juifs font l'objet d'une forme inavouée d'envie, de « jalousie sociale », puisqu'aucune injonction à l'intégration ne semble peser sur eux, dans le même temps qu'ils suscitent un regard de réprobation parce qu'ils ne respectent pas vraiment le pacte républicain, qui banni toute organisation communautaire. Eux, ils ont et sont une communauté : « *nous ne sommes pas soudés entre nous, tandis que les juifs le sont* ».

A la question de savoir pourquoi la communauté musulmane serait moins structurée que celle juive, les réponses obtenues vont dans deux directions différentes : d'une part, selon R., c'est parce que « *ils sont là depuis très longtemps, même avant la religion catholique* », d'autre part, pour N., parce que le propre de l'Islam est d'être ouvert aux autres et de refuser un quelconque enfermement identitaire et communautaire. C'est là qu'on saisit avec le plus de vigueur ce positionnement double et contradictoire qui fait que l'on songe à l'organisation des autres, tout en la critiquant.

Les musulmans se mélangent, se marient avec des franco-françaises, dans l'Islam il y a cette idée de « propagande », répandre l'Islam est un devoir, l'on gagne des crédits auprès de Dieu, tandis que pour quelqu'un qui veut se convertir au judaïsme, c'est le parcours du combattant ; en Islam c'est

très facile, il y a une phrase à réciter et l'on accueille les convertis à bras ouverts, c'est quelque chose de bien. J'ai un ami juif, le mari de sa sœur voulait se convertir, mais il faut donner énormément d'argent à la synagogue, le rabbin vient chez toi pour contrôler ta facture d'électricité pour voir si tu as allumé la lumière à shabbat, il va dans ta cuisine pour voir si tu as deux frigos pour séparer le lait et la viande, cela est très strict, tandis qu'en Islam c'est plus ouvert.

Les groupes de parole sont, donc, davantage que les entretiens collectifs et cela en raison des thématiques mêmes que l'on aborde, le lieu d'exprimer un ressentiment à l'égard de la société qui empêcherait aux musulman(e)s toute forme d'organisation ou de projection communautaire, ne serait-ce qu'imaginaire et liée au partage de l'expérience religieuse. L'expression de ce ressentiment passe par la construction et la désignation d'une « altérité heureuse », l'altérité juive catalysatrice de tout ce dont l'on se sent privé, qui à regarder de près n'est rien d'autre que le renversement de soi, un soi collectif vécu sous le mode de la domination.

Les groupes de parole ne sont cependant pas que l'espace de la distanciation et de la revendication collective d'une identité commune et bafouée par la nomination, parfois colérique et excédée, de l'altérité juive ; tant il est vrai, qu'à différence des entretiens individuels, ils sont aussi l'occasion d'exprimer la complexité des relations qui traversent la réalité sociale et qui nourrissent le champ de l'expérience des femmes. Quasi pour nuancer la logique mise en scène de concurrence identitaire et la lecture de l'espace public en termes de rivalité intercommunautaire, des participantes ont pris la parole, au cours de deux séances, pour apporter leur vécu et introduire une dimension, celle de l'échange et de la relation, jusqu'à présent omise.

J'ai une amie de confession juive de la fac, nous nous entendons très bien sur les principes. (L.)

C'est très large : musulmans, catholiques, athées, juifs... Je n'ai jamais aimé au lycée être en groupe, je passais de groupe en groupe ce qui fait que mon

réseau est très large. Tout est possible, cela dépend de la relation que tu as avec la personne. (O.)

Les femmes descendantes d'immigrés originaires d'un pays à tradition musulmane rencontrées nous permettent d'appréhender les dynamiques de la construction du processus de distanciation sous des angles différents, en introduisant par moment une lecture genrée de l'imaginaire et des représentations de l'altérité, et plus précisément de l'altérité juive. Dans le même temps elles nous obligent à nuancer toute tentation de réduction sociologique ; elles ne sauraient être ramenées à un seul profil homogène, celle de la « femme de culture musulmane ». Le facteur religieux, ou tout du moins l'incidence d'une certaine transmission de valeurs familiaux et communautaires n'orientent pas, toute chose égale par ailleurs, les positionnements et les propos recueillis. Le positionnement des actrices, au sein d'une dialectique de distanciation identitaire qui assignerait à l'altérité la population d'origine ou de confession juive, n'est donc pas un phénomène cohérent, mais trahit, au contraire, une complexité de facteurs qui signent l'échec d'une conception rigide et substantialisante de l'imaginaire collectif, y compris même de l'imaginaire individuel.

D'une part, les femmes interviewées ne partagent pas les mêmes représentations sociales, ne se pensent pas de la même manière, encore moins en termes d'appartenance collective, et n'énoncent pas une même vision de l'espace public ainsi que de la réalité socio-culturelle française. La prise en compte de tous ces aspects, qui contribuent à rendre leurs expériences singulières, module différemment l'activation ou non de l'altérité juive comme éventuel pôle de *désidentification*. D'autre part, le contexte revêt une importance considérable dans la livraison de la parole par sa capacité à orienter, nuancer, sinon même modifier l'expression et la nature des propos de chacune. Dans un cadre individuel, c'est-à-dire lors des entretiens proprement dits, la référence à l'autre « juif », ou à la communauté juive est moins saillante que dans un cadre collectif, lors des groupes de parole.

Force est de constater que la nature et les enjeux des propos énoncés sont instables, mouvants, suspendus à une interdépendance de facteurs.

Equilibres et déséquilibres de quartier : Place des Fêtes

La place des Fêtes, créée en 1836 pour accueillir les fêtes de la commune de Belleville est l'un des points les plus élevés de Paris, régulièrement battu par les vents. C'est un véritable quartier en ce sens qu'il est considéré comme tel par ses habitants, et dans la mesure où sa structure répond en effet à la définition de quartier ou de voisinage élaborée par les sociologues urbains dès l'école de Chicago.

Administrativement, le plateau, ou dalle bétonnée avec son ensemble de trois tours de 18 étages qui devancent les deux tours d'Orient de l'autre côté de la rue, situé dans le bas du 19^{ème} arrondissement aux confins de Belleville, fait partie du secteur Amérique, ainsi nommé en raisons d'anciennes carrières de gypse, dont les extraits étaient régulièrement expédiés au Etats-Unis. Au cœur de la rue Compans, là où bien avant la « rénovation » de la fin des années 50⁹, elle croisait la rue du Pré St Gervais, le terre-plein s'étale sur une superficie de plus de 11 000 m², dénué à l'exception de quelques vétustes installations : une pyramide centrale qui fait office d'aération et d'entrée au parking souterrain, ajoutée dans les années 90 contre la volonté des habitants¹⁰, un ensemble de six lampadaires dont les soubassements servent d'assise occasionnelle, quelques bancs, une fontaine dessinée par Marta Pan, en état de semi abandon, dont les anneaux concentriques font songer moins à un jeu d'eaux qu'à un théâtre. Le pourtour, un parallélépipède qui relie au sol chaque tour, permet l'accès aux rues environnantes et abrite différents commerces : deux pharmacies, un pressing, un marchand de fleurs, deux brasseries, deux boulangeries, trois bazars appartenant au même propriétaire, un snack kebab, une pizzeria, un supermarché de surgelés Picard, un primeur et un opticien. A la hauteur des bouches du métro, le square Monseigneur Maillet¹¹, autrefois

⁹ En 1957, fut décidée par le Conseil de Paris l'une des plus grosses opérations de « remodelage » de Paris, la rénovation de l'îlot de la place des Fêtes. Cette opération dura une vingtaine d'années et changea radicalement le visage du secteur, qui apparaissait alors comme une structure en lanières étroites et allongées, perpendiculaires à la rue principale avec ses villas anciennes, vétustes et insalubres en certains points. Plus de la moitié des immeubles (180 au total) ne comportaient qu'un ou deux étages et étaient dotés d'un jardin et d'une cour intérieurs. On comptait à l'époque une soixantaine d'entreprises industrielles ainsi que de nombreuses entreprises artisanales.

¹⁰ La restauration est estimée à près de 30 000 euro.

¹¹ D'une surface de 3 950 m², le square fut créé en 1863 par l'ingénieur Jean-Charles Alphand.

le cœur du quartier, lieu local de fête, accueille deux aires de jeu encerclées de bancs en pierre ; tandis que d'autres bancs en bois sont installés des deux côtés des allées du square, autour du kiosque à musique, désormais abandonné.

L'espace urbain et architectural obtenu après le remodelage de l'ancien habitat, constitué de maisonnettes et de villas à deux étages qui donnaient sur une toile d'araignée de ruelles étroites autour d'un square à l'allure villageoise, entièrement détruites lors du plan de résorption de l'insalubrité, a considérablement transformé l'atmosphère du lieu, au point que lors d'une enquête sur la population menée en 1990, un tiers seulement des personnes questionnées considérait la place comme « un lieu d'agrément ». Sa structure semi-circulaire en amphithéâtre tourne le dos au haut Belleville, qui reste cependant accessible par un escalier permettant de rejoindre l'extrémité de la rue Compans. La place est actuellement orientée vers le Nord, ouverte sur les axes de la rue Crimée, de la rue Compans, de la rue des Lilas, de la rue du Pré Saint-Gervais et de la rue des Bois.

La localité « Place des Fêtes » s'étend cependant bien au-delà des limites géographiques de la place proprement dite ; ainsi qu'il en est fait mention dans le rapport de 1990, mieux vaut réfléchir en termes de quartier et non de dalle centrale, qui n'est par ailleurs qu'« une création artificielle ratée des années soixante-dix », et s'étend sur une surface rythmée par une séquence de tours : le complexe des 4 blocs de la rue de Belleville autrefois accessibles de la place par des esplanade, utilisées pour jouer au foot, aujourd'hui protégées par des barrières, la barre de la rue du Docteur Potain, le complexe de 5 ensembles situés entre la rue des Lilas et de la rue Compans et dont la jonction était assurée par des passages, maintenant grillagés pour limiter les activités souterraines, au milieu des coulées de béton, et la barre de la rue Crimée.

Tel qu'il est défini et investi par ses habitants, l'environnement social du quartier, centré autour de la place, de ses bouches de métro, de ses activités marchandes (les magasins de proximité qui s'ouvrent sur la place et dans les rues avoisinantes ; un grand monoprix qui devance la dalle centrale) ainsi que de ses infrastructures (une école primaire sur deux sites, un collège, un centre socio-éducatif, une poste, une antenne de l'ANPE, un

commissariat de police, etc..) s'étale au nord jusqu'à la rue de Mouzaia, entre les métros Botzaris et Pré-Saint-Gervais, enjambant même le Boulevard d'Algérie pour pénétrer à l'intérieur de l'Hôpital Robert Debré, lieu de rencontre et de stationnement des jeunes collégiens. A l'est il s'étend jusqu'à la porte des Lilas, à l'ouest jusqu'à Jourdain. Les jeunes rencontrés dessinent le périmètre du quartier en fonction soit de la carte scolaire : « *rue de Belleville jusqu'à Botzaris, Télégraphe, Prés saint Gervais, tout le rond, parce que tout le monde est affecté à l'école ici* », soit de l'emplacement des lieux dévolues à l'activité souterraine.

L'imbrication d'autrefois entre espace privé et espace public, entre temps de travail et temps de vie, propre à la disposition des logements, qui s'ouvraient sur des cours et des jardins collectifs, et au nombre considérable de petites entreprises artisanales et industrielles, a cédé le pas à une séparation plus marquée de l'espace rénové, strictement mais non fonctionnellement défini par l'opposition entre l'intérieur et l'extérieur, le temps productif et le temps domestique. En semaine, la place fait office de lieu de passage anonyme et d'une courtoisie fugace, à l'exception de quelques endroits investis de préférence l'après-midi par des groupes de jeunes noirs et d'origine maghrébine¹². On peut les apercevoir en scooter ou « tenant les murs » des immeubles, discuter entre eux ou s'amuser à entraver les passages des passants. Le matin tôt et en fin d'après-midi la circulation des personnes est dense et soutenue, les gens marchent vite, sans jamais s'arrêter, pour gagner les transports en commun, le parking souterrain ou pour accompagner leurs enfants à l'école. Ils empruntent les chemins les plus courts et des raccourcis fonctionnels, en traversant le square qui n'est plus alors qu'un prolongement de la dalle centrale. Les couloirs, créés par ces flux à l'apparence anarchiques structurent l'espace, la circulation ainsi que les occupations. Il fixent et scandent également une temporalité spécifique : le passage, qu'il soit celui des trajets menant au métro, aux établissements scolaires ou chez soi, se raréfie pendant la matinée. Dès lors, les quelques figures que l'on peut observer sont des personnes âgées, ou des jeunes en décrochage scolaire qui déambulent à la recherche d'une activité : « *tu te lèves tard, tu sors faire un tour soit à pieds, soit en voiture, tu vois qui est dehors et voilà quoi* » dira un jeune pour décrire ses matinées. La circulation s'interrompt

¹² Pour restituer le point de vue des acteurs nous utiliserons, tout au long du chapitre, les termes "arabe", "noir", "juif".

brusquement à l'heure du déjeuner, pour reprendre dans l'après-midi et se poursuivre jusqu'à la tombée du soir, moment où les derniers commerces ferment. La place devient alors un désert de béton, seulement ponctué par de petits groupes de jeunes.

Le quartier conserve toutefois de sa vieille structure une atmosphère de voisinage ; cette atmosphère n'enveloppe néanmoins que le seul espace de la place dans des temps et selon des emplacements bien précis : pendant les jours du marché, en particulier le matin du dimanche, l'été ou durant les vacances scolaires, lorsque des groupes de jeunes adolescents et de jeunes adultes s'y installent, autour de la terrasse du bar donnant sur la rue Louise Thuliez, occupée les fins d'après-midi de semaine et le vendredi dès 16h par des femmes et des hommes de confession juive assis à des tables séparées, le long des trottoirs commerçants, empruntés de préférence par les personnes âgées qui coupent rarement la place. A quoi il faut ajouter le square, qui n'est pas que le lieu de rencontre quotidienne des mères, des nourrices et des puéricultrices scolaires accompagnant de jeunes enfants en début d'après-midi, mais aussi celui d'adultes – des hommes maghrébins entre la cinquantaine et la soixantaine, des femmes asiatiques – réunis en discussion ou pour passer ensemble un moment de la journée.

L'idéologie modernisante des grands ensembles a radicalement métamorphosé l'équilibre démographique. Elle a fait augmenter exponentiellement la possibilité d'accueil (près de 10500 pièces habitables ont été créées) et par conséquent la population résidente (qui passe de 9 600 à 19 000 habitants en 1990), elle a également eu pour effet de modifier le profil des habitants en termes de catégorie socioprofessionnelle. Dès le déclin du rêve des HLM, le quartier connaît un processus de paupérisation grandissante, les tours qui donnent directement sur le terre-plein à loyers modérés ou en parc privé se désemplissent progressivement à partir des années 80. Les jeunes ménages avec enfants qui avaient cru à la rénovation urbaine restent minoritaires, certains appartements sont alors rachetés par la diaspora chinoise, d'autres laissés vides, d'autres encore continuent à être habité par des familles juives sépharades, venues s'installer après la décolonisation de l'Algérie ou leur départ du Maroc et de Tunisie. En revanche les blocs d'HLM des alentours se remplissent de plus en plus de familles migrantes, souvent très nombreuses, arrivées en France dans la détresse, fragiles du point de vue

socioéconomique. Les familles favorisées, « blanches » et de classes moyennes supérieures, habitent les quelques rues qui ont échappé au plan de réhabilitation, dans d'anciennes maisonnettes restaurées, en décalage avec l'ensemble de l'habitat.

Si la population reste encore variée et hétérogène en termes de catégories socioprofessionnelles et d'origines, un processus de ghettoïsation urbaine est cependant à l'œuvre. La composition des classes du collège G. Budé, parfois entièrement peuplée de jeunes noirs, arabes et chinois, témoigne de l'ethnisation de la population et de la fuite des classes moyennes. Il est frappant de ne pas retrouver au collège les enfants de ces ménages blancs qui habitent encore les tours et que l'on observe majoritairement le matin traverser la place pour gagner le métro, bien que la proviseure constate un réinvestissement de l'établissement en accord avec la carte scolaire, de même que les enfants des familles juives des mêmes tours, qui sont très minoritaires dans l'établissement public (n'excédant le faible nombre d'un ou deux par classe) choisissent de préférence les écoles privées communautaires des alentours – *« on en a de moins en moins comme dans toutes les écoles françaises où ils sont souvent partis »* nous confirme la principale.

Dès lors, bien que le secteur de Place des Fêtes ne soit pas placé en politique de la ville et ses établissements scolaires en zone d'éducation prioritaire, il condense un certain nombre de handicaps socio-économiques : un taux de réussite au brevet très faible, un taux de chômage juvénile dépassant la moyenne nationale, un niveau de délinquance élevé. A cela s'ajoute la concentration de familles immigrées, souvent très nombreuses, dont l'expérience du déracinement peut donner lieu à des véritables problèmes sociaux, tels les mariages forcés. Certaines de ces familles sont par ailleurs confrontées à la polygamie (en France ou au pays), ce qui réduit encore leurs faibles ressources ou se trouvent en situation irrégulière. Ce sont autant d'aspects qui font de Place des Fêtes une enclave populaire et stigmatisée proche des « quartiers dits difficiles ».

« C'est mon univers ! », le quartier et ses jeunes

Le terme quartier, utilisé par les jeunes pour se référer à Place des Fêtes, est doublement chargé de sens : il sert à désigner une zone urbaine, une localité, « une portion connue de l'espace urbain, dans laquelle, peu ou prou, on se sait connu », dans le même temps qu'il la qualifie ; selon l'usage que l'on en fait c'est un terme qui, nommant, décrit et fournit une représentation sociale partagée. Dès lors il suffit de dire « le quartier » ou « au quartier » pour que celui qui écoute comprenne rapidement que la réalité dont on parle n'est pas celle de la ville, avec ses rythmes, ses équilibres, ses espaces de voisinage mais non d'identification, ses lieux de rencontre, ses activités culturelles.

Place des Fêtes est bien un quartier dans cette double acception, tout en partageant le rythme et l'anonymat propre au cadre urbain ; il est un entre soi d'appartenances identitaires aussi bien pour ses vieux habitants et militants associatifs qui n'ont connu d'autres lieux de résidence, que pour ses jeunes résidents qui s'y sentent en sécurité et y passent la majeure partie de leur temps. Un jeune adolescent d'origine algérienne ayant appris que je rentrais régulièrement chez moi en métro, me dira un jour « *tu rentres à Pigalle ! c'est une mission, Pigalle !* », alors que le trajet ne prend qu'une vingtaine de minutes.

Ce sentiment d'identification très forte, qui va de pair avec la perception de ne pas être exposé au racisme et protégé de la discrimination – « *dans les quartiers il y a pas de problème, il y a pas de racisme, c'est quand on sort du quartier* » – revient dans tous les entretiens et les conversations avec les jeunes, même s'ils n'en font pas la même expérience personnelle et sociale.

M., d'origine malienne, h, 21 ans,

Non ici non, ici à Place des Fêtes je suis chez moi, dehors partout je suis chez moi, je me sens bien après quand on prend la voiture, on prend le métro je me sens un peu gêné, quand je suis dans le quartier je me sens bien, même avec les vieux jamais des regards, toujours « bonjour madame, bonjour jeune homme.

T., d'origine algérienne, h, 20 ans,

*Je ne partirai pas d'ici, j'aime bien ce quartier, ici je me sens en sécurité,
je connais tout le monde, dans un autre quartier je connais personne.*

Les points de vue sont unanimes à ce propos ; ceux qui habitaient auparavant dans d'autres quartiers – aussi bien en banlieue qu'à Paris – préfèrent celui-ci, pour des raisons cependant variables : parce que « la galère » n'atteint pas les mêmes proportions qu'au-delà du périphérique, parce que « *ici, c'est mieux que le 11^e, là c'était chacun pour soi, mes amies étaient rancunières, ici elles sont pas rancunières* ». De la même manière, ceux qui ont déménagé, s'ils ne l'ont pas fait volontairement pour quitter une ambiance qui peut parfois peser, regrettent d'en être partis et affirment ne pas avoir retrouvé ailleurs cette atmosphère d'entre soi, de familiarité, de solidarité et d'ouverture relationnelle qui les amène à retourner passer une partie de leur temps libre à Place des Fêtes. Le fort investissement du quartier – « *c'est comme chez moi, c'est mon univers* » – érigé, à défaut d'un sens d'appartenance nationale, en tant que premier ancrage social et territorial, en un mot identitaire, est surtout surévalué et surestimé, par les jeunes les plus atteints par l'exclusion, comme le seul lieu d'enracinement et d'accomplissement subjectif.

Néanmoins cette projection n'est pas sans contradictions, surtout de la part des filles qui tiennent des discours parfois ambivalents. D., d'origine mauritanienne, 22 ans, présente son quartier, qu'elle « aime bien », en mettant en avant l'évolution positive qu'il a connu « *alors qu'il y a encore dix ans ça craignaient parce qu'il y avait trop d'insécurité et de violence* », dans le même temps qu'elle affirme qu'il s'agit toutefois « *d'un quartier pourri parce que tu meurs pour rien* », et surenchérit en constatant « *que tout le monde part parce qu'ici il n'y a rien* ». L'inquiétude provoquée par les meurtres de deux habitants du quartier, « deux jeunes connus », dont un a été exécuté sur la place et l'autre poignardé dans un quartier de la rive gauche, émerge également des échanges avec un groupe de jeunes collégiennes. A la question « qu'est-ce que tu en penses du quartier ? », A., 15 ans d'origine sénégalaise, répond :

Il y a beaucoup de meurtres, il y en a un qui est mort au milieu de Place des Fêtes il y a à peu près deux ans et il est mort de deux coups de balles et j'étais là et ça m'a traumatisé, c'était le matin et j'allais à l'école

D'autre part, le surinvestissement du quartier comme univers de protection et de sécurité à l'égard d'un monde perçu comme menaçant s'estompe au fur et à mesure, et plus rapidement pour les filles que pour les garçons, bien que l'identification puisse continuer à opérer dès qu'on (ré)intègre le monde extérieur, par la continuation ou la reprise des études, mais aussi par des contrats d'apprentissage, des formations, ou encore des expériences professionnelles.

Si, pour les jeunes rencontrés en tenant compte des nuances, le quartier est le lieu de la sécurité, du chez soi, du repli face à un extérieur ressenti comme agressif, il est vécu par la plupart des commerçants, certaines des mères de famille et d'autres résidants comme la dégénération de ce qu'il était autrefois : un endroit de moins en moins rassurant, en accord avec la perception qu'en ont certaines jeunes filles, où l'insécurité s'instaure à cause de la présence d'une jeunesse considérée comme dangereuse et sans repères, en raison du trafic souterrain de drogue (cannabis et cocaïne) toléré, ou en tout cas insuffisamment sanctionné par les forces de l'ordre. Les garçons se font les porte-parole de ce regard, lorsqu'ils évoquent le point de vue de leurs parents sur le quartier, des mères tout particulièrement, qui ne songent qu'à partir pour « sauver » leurs enfants d'un avenir incertain et périlleux.

La distance qui sépare le monde des adultes de celui des jeunes « qui traînent dehors » se traduit par une forme d'intolérance à l'égard de ces derniers. On peut à ce propos lire dans le compte rendu de l'avant dernier conseil de quartier que « les habitants font le constat de manière unanime de la difficulté d'instaurer le dialogue avec les jeunes. L'usage de l'espace public par les jeunes est source de nuisances notamment sonores (une pétition a été signée par 26 habitants du 29 bis, 31 et 33 Pré St-Gervais). Les habitants sont demandeurs de solutions. La DPP (Direction de la Prévention et de la Protection) est intervenue mais sans succès notable. Les ralentisseurs ne limitent pas les excès de vitesse des deux roues, qui les utilisent comme de nouveaux accessoires urbains. Un intervenant souligne d'une part la nécessité de créer les conditions du

dialogue avec les jeunes grâce à une tierce personne, d'autre part le besoin de disposer des services de personnes spécialisées pendant la nuit (les éducateurs de rue ne travaillent pas la nuit). Une commerçante a été victime de vol et de dégradations. Des jeunes ont cassé son enseigne en jouant au foot. »

Le trafic

Le « business » est une des spécificités de Place des Fêtes et le premier des aspects cités par les jeunes filles et garçons questionnés à propos de leur quartier et de son fonctionnement. C'est même l'élément qui ouvre la conversation, qu'il s'agisse d'une description, d'une anecdote, du récit d'une expérience personnelle – comme le fait d'être récemment sorti prison –, ou d'un état des lieux amer, dans le même temps qu'il est présenté comme l'explication la plus frappante du reflux de toute autre forme d'incivilité et de violence : braquages, cambriolages, vols à l'arraché, agressions, dégradations.

K., d'origine algérienne, h, 18 ans,

C'est pas un quartier calme, il y a beaucoup d'affaires, de business, tout ce qu'il y a...

Le trafic participe à faire de Place des Fêtes un véritable « quartier », dans le sens descriptif du terme ; à en croire les discours tantôt fiers, tantôt inquiets des jeunes, et plus particulièrement des jeunes filles, tout semble se baser sur le trafic et ses conséquences dans les réseaux de relations quotidiennes : les groupes d'amis, leurs stationnements, les activités de tout un chacun, le calme apparent. Quelques mois après le début de la recherche, un des jeunes rencontrés est « tombé » avec un ami pour braquage à main armée. Arrêtés par la police ils ont été transférés à la prison de Fleury en attente du procès et de la traduction en justice. L'arrestation et l'absence des deux jeunes a considérablement bouleversé les équilibres du groupe et inquiété les amis, qui lors d'une discussion ont affirmé que le vrai problème du quartier était un problème relationnel, du fait que fréquemment les « potes » les plus chers tombaient, laissant un

vide à leur place. La prison participe de la quotidienneté dans le même temps qu'elle la transforme ; depuis l'arrestation de M. et de Mm., S. et D. passent beaucoup plus souvent qu'auparavant au local des éducateurs, pour y rester un moment, pour se renseigner de l'avancée de l'affaire, pour discuter avec les éducateurs, ou pour leur demander d'être accompagnés à Fleury les jours de distributions des « fringues », *« pour qu'ils ne restent pas sans sape, parce que quand même ils y tiennent ».*

Le trafic est régi par un équilibre complexe et délicat entre apports personnels et participation collective, et se passe en général en dehors des frontières du quartier *« sauf pour les accros qui n'ont pas honte et viennent jusqu'ici »* ; la Place des Fêtes avec ses endroits précis est plutôt le lieu de la gestion, de l'organisation, de la distribution.

M., d'origine malienne, h, 21 ans

Oui, ça dépend aussi du trafic, avec les personnes avec qui tu trafiques bien [...] chacun a ses zones, ses spécialités, maintenant les jeunes sont libres de trafiquer tout ce qu'ils veulent, maintenant qu'ils assument les conséquences [...] les grands du quartier font du business, ils laissent la rue aux jeunes, eux ils distribuent, eux ils s'en foutent de la rue, parce que quand ils étaient comme nous ils étaient dans la rue et il y avait les grands.

Chaque trafic a sa place en fonction des activités ; chacun semble avoir son trafic, ou l'avoir eu et en être sorti, ou avoir côtoyé des amis impliqués, *« chacun fait ce qu'il veut, mais c'est pas une raison pour pas parler ou ne pas se fréquenter »*, car si tous les jeunes ne trafiquent pas, la frontière reste souple, traversable, tentante. Chaque groupe a également sa place sur le quartier, et par conséquent son propre business, il y a ceux de l'enfoncement de la rue des bois, comme K., d'origine algérienne, T., d'origine algérienne, M., d'origine malienne, S., d'origine luso-égyptienne, D., d'origine algérienne, Y., d'origine algérienne, O., d'origine juive, il y a ceux de la rue de Crimée, *« qui sont tous tombés »*, ceux de la place des Fêtes, face au primeur, ceux qui fréquentent la pizzeria, et bien d'autres. Et chaque lieu a son activité, ainsi par exemple la pizzeria : *« c'est pas que les jeunes du quartier, c'est les jeunes de partout, qui jouent*

aux cartes, parlent d'argent, parient, j'ai des amis qu'y vont, mais moi j'y vais pas, peut-être pendant un an j'y ai été deux fois, c'est pas mon domaine ».

Entre groupes différents, entre « bandes » ou « équipes » comme est dit, il peut y avoir de la concurrence, par rapport à la façon dont on est habillé, à la manière dont on marche, aux objets qu'on possède et montre : sape, téléphone, Ipod ; mais il n'y a pas ou peu d' « embrouilles » ; les grands veillent au bon équilibre.

Jeunes en groupe

Il est difficile de comprendre l'organisation des groupes, la manière dont ils se font et se défont, les logiques qui les régissent. En général composés de 8 à 10 personnes, ils sont rarement observables dans leur intégralité puisque « *quand on marche ensemble c'est à deux, trois, des fois à quatre, ça dépend si on se retrouve dehors* ».

On peut néanmoins isoler deux éléments structurants : le genre et la génération. Les filles se retrouvent le plus souvent entre filles, même si certaines, comme Diarra ou Elodie par exemple, avouent que lorsqu'elles étaient adolescentes elles stationnaient aux mêmes endroits que les garçons, en bas des mêmes tours, et passaient du temps avec eux, parce que c'était plus amusant qu'avec des copines, « *des chieuses et des râleuses* » qui se livraient à des activités inutiles et ne faisaient que dire du mal les unes des autres. Mais il s'agit de cas sporadiques, les groupes étant pour la plupart composés de personnes du même sexe, ce qui n'empêche pas que l'on puisse s'arrêter et discuter lorsqu'on s'entrecroise dans la rue.

Selon K., d'origine algérienne, h, 18 ans :

Les filles ne traînent pas avec les garçons, si tu as une copine tu sors du groupe, où alors si elle est vraiment belle, belle, tu passe avec elle pour te montrer, te la péter.

T., d'origine algérienne, h, 20 ans :

Les filles, non je traîne pas avec les filles, je m'amuse avec les filles, mais je sors pas avec les filles de Place des Fêtes, c'est crasseux, après l'autre vient te dire ouais, elle a déjà couché avec moi, [...] après c'est

pas le respect, si la meuf veut coucher avec moi, je suis pas pédé, je vais pas lui dire non.

Ce regard masculin sur les femmes, parfois chargé de mépris, de déconsidération, qui banni l'homosexualité comme une déviance dont, au mieux, on se moque – « *je suis pas pédé moi* » est une phrase récurrente – et qu'au pire on agresse entretient une image de soi que l'on souhaite d'autant plus affirmer si l'on est en présence de ses potes, des éducateurs, ou de quelqu'un qu'il faut impressionner. Pour tester mes réactions et ma réactivité, pour me mettre à l'épreuve dans la provocation et éventuellement me « faire tomber la face », un des jeunes que j'avais interviewé dans un cadre plutôt formel m'interpelle, en franchissant la porte du bureau du local des éducateurs avec deux amis à lui : « *ah, vous êtes la sexologue* », provoquant les rires complices des autres. Alors qu'au cours des entretiens individuels la mise relevait plutôt d'un jeu de séduction, en groupe le comportement verbal et allusif des jeunes de 18 à 22 ans a initialement investi la sphère de la sexualité, comme modalité de relation et de hiérarchisation sociale, visant à dévaloriser les rapports d'amour ainsi que la place occupée par les filles dans leur vie.

Ces attitudes sont ressenties par la majorité des jeunes filles adolescentes rencontrées comme extrêmement pesant et contraignant. Elles se savent sous contrôle, jugées dans la manière dont elles s'habillent ou se maquillent, dans leurs fréquentations et leurs comportements dans la rue. Elles ont le sentiment d'avoir une réputation, toujours en danger, qu'il faut sauvegarder ou dont il faut se défaire pour pouvoir exister à l'intérieur ou en dehors du groupe de pairs. Cet aspect a émergé avec vigueur dès les premières prises de parole, lors d'une séance collective avec cinq filles âgées de 14 et 15 ans. Ce qu'elles ont mis en évidence avec inquiétude a proprement été la difficulté de pouvoir vivre avec sérénité leur sexualité, dans le respect de certaines valeurs et sans aucunement remettre en discussion ni la pudeur ni la discrétion. Le déséquilibre avec la situation des garçons, qui eux « *voient plein de filles d'autres quartiers, au point qu'ils ont même aménagé des caves* » tandis qu'elles sont immédiatement assignées à l'étiquette stigmatisante de « *filles faciles* » est vécu comme une véritable injustice. Toutefois le comportement de celles qui décident d'échapper à l'œil des grands frères et

de l'ensemble du voisinage est parfois blâmé par les autres jeunes filles, jusqu'à provoquer des frictions et des mises au point au sein des groupes de pairs.

Le deuxième critère stable qui participe de la formation d'un groupe est l'âge ; chaque locuteur fait bien la différence entre les « *grands* » et les « *petits* » ; et cette différence gère les manières de s'adresser, de se référer, de se parler, de se tenir à l'intérieur d'une relation hiérarchisée de respect envers les plus âgés.

M., d'origine malienne, h, 21 ans,

Si on habite à côté d'une personne, ou bien si on a été ensemble à l'école dans la même classe, en fonction de l'âge aussi, moi je traîne avec la génération 87-89, après 89, 90, 91, ou 85, 86, 87, il y a au moins deux, trois générations dans un groupe. C'est la même chose pour les grands.

L'école est la troisième variable, moins prescriptive toutefois que le genre et la génération, dont la portée explicative est néanmoins problématique, puisque la plupart des jeunes ont fréquenté dès leur primaire, voire leur maternelle, le même établissement – à l'exception de la génération de ceux qui ont atteint la vingtaine et qui, s'ils habitaient la rue Crimée, étaient affectée à H. Bergson au lieu de G. Budé.

B., d'origine malienne, h, 20 ans,

Mes amis d'enfance, depuis la primaire, on est toujours ensemble, au collège, [...] tout le quartier, tout le monde se connaît ici, c'est beaucoup de monde, tu passes en été vers juin, il y a du monde de partout un groupe traîne là, un groupe là-bas

Cette séparation en groupes semblerait cependant s'être durcie après la fermeture, il y a quelques années, du stade, dans la mesure où celui-ci, lorsqu'il était encore ouvert et accessible, fonctionnait comme seul lieu de rencontre pour tout le monde.

M., d'origine malienne, h, 21 ans,

Il y avait des bancs à l'époque et encore avant, il y a 4, 5 ans, il y avait un stade et c'était le point de repère pour tout le monde, depuis qu'ils l'ont enlevé ça fait des groupes ici, des groupes là, des groupes là, et sinon à l'époque on était tous ensemble parce qu'on jouait au foot, mais depuis qu'ils l'ont enlevé ça fait des groupes, ça fait des jeunes qui traînent avec leurs amis.

Le lieu d'habitation, à l'intérieur du quartier, autrement dit « la cité » ne paraît pas jouer pour les jeunes garçons, un rôle important dans le regroupement. Néanmoins, si « *tout le monde se connaît, on est tous amis, toute la Place des Fêtes, peu importe où on habite, place des fêtes c'est tout* », l'observation fait tout de même ressortir que « *chacun a son équipe* » qui se constitue de préférence aux alentours de chez soi. Le cas le plus frappant est celui de la cité située au 247, rue de Belleville, renommée le 2-4, en bas de laquelle stationne un groupe formé de préférence de jeunes noirs, d'origines malienne, mauritanienne et sénégalaise, et qui rarement se mélangent aux autres, en dehors de la période de l'été qui voit tout le monde se retrouver sur la Place.

M., d'origine malienne, h, 21 ans,

Mais avant on était pas comme ça, on était solidaire quoiqu'il arrive, avant c'était pas pareil, mais les générations ont changé, maintenant les jeunes veulent faire des groupes comme en Amérique, moi j'ai mon groupe, toi t'as le tien..., mais avant c'était mieux, malgré que j'étais jeune je me souviens, on tournait autour au 2-4-7, compans, la rue des bois, avant je marchais partout, maintenant c'est plus la même chose, on peut le faire mais c'est pas la même ambiance

Bien qu'elles affirment ne pas avoir de « clans », parce que « *c'est mieux de ne pas avoir beaucoup de copines, sinon ça fait trop d'histoires* », les mêmes principes organisent les groupes de filles : l'âge et surtout la résidence, ou plutôt le voisinage, la proximité spatiale qui rassure les parents et permet une plus grande liberté de sortie et de mouvement. C'est en effet dans les cours des immeubles, à l'intérieur des bâtiments

et des escaliers que les premiers noyaux se forment, pour ensuite s'étendre à la rue, aux alentours et à la classe. Toutefois la dimension collective, prégnante durant l'adolescence, bien qu'en moindre mesure pour ce qui concerne les garçons, s'estompe plus rapidement dès l'entrée au lycée et dans le marché du travail. T., d'origine malienne-mauritanienne, et D., d'origine mauritanienne, ont ainsi modifié en grandissant leur rapport au quartier. D., qui lorsqu'elle était adolescente « *tenait les murs, comme tous les autres et connaissait tout le monde* », depuis qu'elle a intégré l'école de la deuxième chance et qu'elle est stagiaire, ne fréquente plus le quartier sinon pour aller et revenir du travail : même le week-end elle évite de sortir et de traîner dehors « *pour quoi faire, ça rime à rien, on est plus comme quand on était petit* ».

Affinités originaires et représentations ethnicisées

Pour les unes comme pour les autres, un élément à l'apparence totalement désinvesti est celui de l'origine, bien qu'on le verra, la désactivation de la saillance de l'assignation ethnique s'arrête aux seuls jeunes se reconnaissant et étant reconnus comme « renoirs » et « rebeus » : « *non on était tous mélangés, arabes, noirs...* ».

Toutefois, les jeunes affirment avec fermeté ne pas se soucier de l'origine du camarade, « *parce que c'est question d'affinité, la race, la religion c'est un plus après* » ; au point que cette question n'est jamais soulevée par les acteurs et que l'insistance du chercheur suscite gêne visible et attitudes sèches. Par exemple, réitérant ma demande auprès d'un jeune pour savoir avec qui il était parti en vacance en Algérie l'été dernier, puisque les réponses n'allaient pas au-delà de « *mes potes, des mecs du quartier* », j'ai obtenu pour clore l'argument « *sans origine, l'origine ici n'as rien à voir* ».

K., d'origine algérienne, h, 18 ans,

Si c'est des gens d'ici, qui ont grandi ici c'est comme nous, après les autres de dehors pas trop, c'est pas la même chose...

L'appartenance au quartier prime alors comme référent d'identité, et devient un véritable rôle-sign, se chargeant de transmettre un ensemble de codes précis qui

renvoient à des expériences de vie partagées, à une mémoire collective, à des équilibres. Néanmoins, si la saillance des origines semble, du point de vue des acteurs, être désactivée à la faveur de la portée inclusive que véhicule le fait d'« être du quartier », l'on se rend assez vite compte qu'un processus d'ethnisation de l'imaginaire de l'espace de résidence est en marche, puisque le simple fait de résider dans le quartier ne suffit pas pour être désigné comme quelqu'un du quartier, « quelqu'un de chez nous ». La réponse de M., d'origine malienne, h, 21 ans, à la question : « est-ce que les origines ont un poids dans les amitiés ? » est fort instructive.

Non, pas du tout, tu t'entends bien avec lui tu traînes avec lui, c'est une question d'amitié, pas une question de traîner, moi par exemple je suis noir, mais les gens avec qui je traîne c'est que des arabes pas de Chinois [en rigolant] depuis l'école primaire ils sont toujours dans leur coin, parce que je pense que les Chinois ont plus une préférence..., c'est pas qu'ils aiment pas les noirs, c'est qu'ils veulent pas être avec les noirs, ils se disent les noirs et les arabes c'est pas une bonne réputation, ils sont plus vers les Français, voilà ils sont plus vers les Européens ; même à l'école, dans ma classe en primaire il y avait des petits Chinois, on était dans la même classe, mais on dirait qu'ils étaient pas dans la même classe, on se parlait pas, on se parlait pas du tout, même quand on se parlait..., je sais pas j'avais l'impression, je sais pas... c'est pas une question de crainte, c'est une question quand même de confiance, il y avait toujours une barrière entre moi et lui, toujours une barrière qui nous séparait [...] Les Français c'est pas avec nous, en fait comment dire en dehors du groupe, en dehors du quartier chacun a ... j'ai des amis Français, des amis Européens, ceci, cela, c'est pas avec le groupe que les amis Français restent avec nous, c'est en dehors du groupe, du quartier [...], comme si j'avais deux vies, une vie j'ai des amis Français, des amis Juifs, etc, la religion se ressemble un peu, [...] connus au lycée, au collège, mais surtout en primaire, je les ai retrouvé sur Facebook, du collège j'ai pas trop de vrais amis, mais sinon c'est le primaire où j'ai connu des vrais amis.

Les Chinois, les Français, les Européens, on verra plus loin apparaître le terme « babtou », verlan de « toubab », terme wolof pour désigner les blancs, les Juifs, les Noirs et les Arabes sont les principales catégories ethnicisées qui peuplent le quartier ; néanmoins tout en résidant dans le quartier, certaines ne semblent pas en faire partie, ne semblent pas, dans le dire des jeunes, participer de sa vie : ils y sont tout en y étant pas. « *Il n'y a pas de Chinois* » et « *il y a trop de Chinois* » sont des affirmations presque synonymes qui partagent la même portée expulsive, véritable volonté de mise à distance de l'autre par sa non reconnaissance ou, au contraire, par une excessive présence, perçue comme envahissante, au seuil de la menace. Dans un cas comme dans l'autre, lorsqu'on discute du quartier et de ses différentes composantes les Chinois représentent le pôle de dichotomisation par excellent, le « eux » face au « nous arabe et noir ».

K., d'origine algérienne, h, 18 ans

On est pas trop chinois, nous, il y a trop de chinois ... si on se croise on se dit bonjour, dans la rue et tout mais après eux ils font leurs trucs de leur côté.

Les Chinois, nébuleuse à l'intérieure de laquelle on distingue et hiérarchise toutes sortes d'appartenance collective – les sri-lankais, les Viet, les indous – sont appelés à témoigner de la mixité culturelle du quartier, dans le même temps que de l'existence de frontières, « *de barrières* », entre groupes. Ils sont nommés pour être exclus, en raison de l'objectivation et de la racisation d'un certain nombre de caractéristiques stéréotypées, qui peuvent, néanmoins, se nuancer légèrement dans le passage du groupe référant aux différents sous-groupes, pour disparaître totalement lorsqu'on parle de quelqu'un de connu. En premier lieu, les traits spécifiques le plus souvent cités sont leur fermeture volontaire au monde extérieur et leur repli communautaire qui passe par la langue : « *Les chinois (naoiche) sont trop entre eux* », « *eux, ils restent entre eux, c'est pas pareil, ils sont toujours en groupe et parlent dans leur langue* ». Deuxièmement, l'accent est mis sur leurs activités commerciales – « *les chinois c'est plutôt le commerce* » – au seuil de l'illicite – « *ils sont organisés les cave du resto, et il y a plein de machines à coudre, si tu me crois pas va voir en début de soirée* » ou encore « on

sait pas en combien ils vivent dans leurs appartements et ce qu'ils font ». L'idée répandue que les Chinois seraient des commerçants et de bons commerçants est en train de produire un nouveau stéréotype, jusqu'à présent peu développé, en vertu duquel ils seraient les nouveaux riches.

La séparation se creuse déjà à l'école, en classe et en cour de récréation, où, si les jeunes se parlent, « *c'est sans plus* », faisant groupes à part, les noirs et les arabes d'un côté, les asiatiques de l'autre ; elle se renforce à l'extérieur de l'établissement, à l'exception de Mohammed qui a deux amis Chinois qui habitent les tours. C'est effectivement assez rare de croiser des « *naoiches* » marcher ou stationner avec des « *rebeus et renoirs* », bien que des couples que le langage dominant définirait mixtes commencent à se former.

Le thème de l'absence – « *il n'y en a pas* » sous entendu au collège – est également repris, bien qu'avec quelques différences, à l'égard aussi bien des « *babtous* » (des blancs) que des juifs et justifie leur quasi non intégration au sein des réseaux amicaux : « *nous on traîne pas avec des blanches, il n'y en a pas au collège* », disent par exemples des jeunes filles noires.

S., d'origine luso-égyptienne, h, 21 ans

Je vais te dire la vérité, c'est les noirs et les arabes ensemble... les français ils veulent presque pas...

Dans le cas des *babtous*, la première difficulté qui se pose est la détermination du référent du terme initial de « *toubab* ». Contrairement à ce que l'on pourrait croire les blancs ne sont pas ce produit démographique différentiel qui résulterait de l'exclusion des noirs, des arabes, des chinois, peut-être des juifs, mais une entité confuse et difficilement établie, d'autant plus que ses usages peuvent être multiples. Blanc peut renvoyer à la seule caractéristique de la couleur de la peau ou alors se charger d'une assignation identitaire et fonctionner comme un véritable label. Les arabes, par exemple, sont pensés et se pensent eux-mêmes comme blancs pour se différencier des noirs – « *nous, on est pas noirs on est blancs* » – à condition que le mot ne soit utilisé que dans

son acception de pigmentation et non de repérage communautaire ou collectif. C'est bien ce second sens qui est le plus complexe à définir. Blanc/he semble vouloir dire Européen/ne, mais se précise davantage dans la désignation des seuls Français. M., d'origine ivoirienne, 15 ans, en décrivant sa classe dit par exemple qu'elle n'a pas de camarade blanche, que la seule fille non noire, mises à part les arabes, est une fille belge, qui « n'est pas tout à fait *blanche* ». le même sort est réservé aux portugais et espagnols, ainsi qu'à leurs descendants, qu'on n'appelle pas les babtous. La qualité de blanc s'applique alors à ce groupe moins réel que fantasmé qui serait composé de descendants de Français de souche, étrangers à l'expérience de l'immigration, en accord avec un certain mythe républicain, comme les autochtones de la nation, majoritaires, dominants, favorisés et chez eux.

Mm, d'origine sénégalaise, h, 20 ans

*Un français qui habite une villa c'est normal, il est là depuis longtemps,
alors qu'un arabe ou un juif c'est pas normal*

Les babtous, ou les Français, l'ensemble visé est le même, sont nommés pour souligner l'écart entre « eux » et « nous » - « *les jeunes du quartier qui traînent avec des blancs, c'est rare ; c'est une mentalité, quand tu grandis tu réfléchis plus, personne n'en parle vraiment* » -, puisqu'il ne s'agit pas du tout de la même réalité, d'abord sociale ensuite culturelle : « *c'est différent, ils sont calmes, ils ont choisi leur chemin* ».

S., d'origine luso-égyptienne, h, 21 ans,

*Comment on va dire, comment tu vas dire... pour dire... pour parler d'eux,
on va dire quoi ? Comment expliquer le Français... porc, camembert,
picole, les vrais...Comment je peux dire les français sans dire français ?
Comment tu peux faire la distinction sans le mot français ?*

Cela ne veut cependant pas dire qu'aucun contact ne peut se nouer. Les Français peuvent être des amis, plus fréquemment des garçons que des filles, mais en dehors de la logique du groupe, au sein de relations moins collectives que personnelles. Des jeunes, comme par exemple M., Mm ou B. ont des amis qu'ils fréquentent à l'extérieur

du quartier, se donnant rendez-vous dans des cafés « *en ville, dans cette place ronde... Bastille par exemple ou République* ».

Le critère de l'origine, refusé comme élément explicatif de la composition des groupes et des relations amicales à la faveur de celui de l'affinité parce que « *à ce moment, on va être dans la merde, on va traîner qu'entre communautés, comme les Chinois ils font, les arabes entre arabes, après c'est mort, comment tu veux évoluer...* », est néanmoins observable sur le terrain. Ce même critère, désactivé dans la représentation de soi que les jeunes se forment, présent, tout en passant inaperçu, dans leur vie de tous les jours racialise, ou du moins ethnicise les relations sociales à partir de la catégorisation de l'autre et, par conséquent de l'identification de soi.

Vous avez dit « juifs » ?

A première vue, les exclus de ces processus semblent être la population juive et les juifs, jamais spontanément nommés – contrairement aux Chinois – par les jeunes questionnés au sujet de leur quartier et de la cohabitation entre différentes « communautés ». La référence aux juifs lors des entretiens n'est que postérieure à l'introduction du sujet par le sociologue, alors que dans des contextes informels de rassemblement de plusieurs personnes, jeunes et éducateurs par exemple, l'on peut parfois entendre, sans que cela n'engendre aucune réaction de stupeur, de rectification ou de réprobation : « *de toute façon Sarkozy est un juif* » ou « *il fait le feuj* ». Les éducateurs constatent, à ce propos, la circulation du terme « feuj » parmi les jeunes et son usage adjectivé qui renvoie à une certaine classe de propriétés négatives : la mollesse, le fait de ne pas savoir se battre, la radinerie, la richesse.

Dans la relation avec le chercheur, avant l'instauration d'un climat de confiance qui favorise une plus libre circulation de la parole, un silence douteux pèse ainsi qu'une volonté de donner une image aussi bien individuelle que collective positive en mesure de bouleverser ou de contredire les discours médiatiques tenants les arabes pour des antisémites, opposés aux juifs.

T., d'origine malienne-mauritanienne, f, 19 ans,

Quand je vois à la télé, ils disent voilà comment ça s'appelle, antisémitisme, après les gens y croient qu'on est contre les juifs, mais c'est pas comme ça, c'est tout le temps à cause d'un problème... A Gaza il y a eu des problèmes, à l'école on parlait de ça, il y a plein de point commun, à Gaza c'est pour les territoires pas pour le religion, il y a toujours un truc derrière... c'est ça qui m'énerve dans les média, il savent pas la réalité...

D'autre part, la première réaction des interlocuteurs est de donner une réponse rapide pour passer à autre chose ; à la question « et avec les juifs ? » les répliques immédiates ont souvent été « *pas de problèmes, et pourquoi je devrais en avoir ? ils m'ont fait quelques choses ? ils m'ont rien fait* », « *ça se passe très bien* », « *bien, ça va nous, ça se passe bien ; on se connaît depuis longtemps, des gens n'aiment pas les juifs, mais ici ça se passe bien* », ou encore « *ici c'est pas comme là haut dans le 19^{ème} où il y a des affrontements entre bandes et tout de suite on parle de...* ». Ce genre d'affirmations ne sont par ailleurs pas le seul apanage des jeunes descendants d'immigrés d'un pays à tradition musulmane, la tendance à « sauver » Place des Fêtes de la mauvaise réputation aussi bien de son arrondissement que de la population de « culture musulmane » majoritaire, pousse une bonne partie de ses habitants – y compris ceux d'origine juive –, des élus locaux, des représentants institutionnels à adopter une posture défensive, qui tend *a priori* à exclure ou banaliser toute tension communautaire, *a fortiori* la possibilité même d'un discours et d'attitudes antisémites. Selon le pharmacien juif sépharade, exerçant à Place des Fêtes depuis plus de trente ans, les problèmes naissent du fait qu'on considère l'autre comme appartenant à une communauté et non comme une personne : « *il faut pas penser d'avoir en face un maghrébin ou un noir, mais une personne, il ne faut pas penser en termes communautaires* ». Jamais aucun incident n'est survenu en raison de sa religion qu'il affiche ouvertement, étant par ailleurs amplement connu au sein de la collectivité du quartier en raison du fait qu'il siège au conseil municipal. La pharmacie est fermée pendant shabbat et lors des fêtes du calendrier mosaïque ; de même tout le monde est au courant qu'il prend régulièrement ses vacances en Israël. Sa clientèle, avec laquelle il entretient des rapports de bon

voisinage, de confiance, parfois d'amitié reflète la diversité ethnique locale et lui porte une affection sincère ; à titre d'exemple, le père de S., d'origine sénégalaise, continue à se servir chez MJ, bien que depuis trois ans il n'habite plus le quartier et qu'en face de son nouvel logement il y ait une pharmacie.

Le quartier semble effectivement n'avoir pas connu d'explosions d'antisémitisme ou de xénophobie qui auraient inquiété les pouvoirs publics et les acteurs sociaux, y compris pendant la reprise de la guerre au Proche-Orient : seules quelques inscriptions de solidarité au peuple palestinien sont apparues à l'intérieur de la station de métro Place des Fêtes et ont rapidement disparu.

K., d'origine algérienne, h, 18 ans

Il y a pas de problèmes ici, dans ce quartier, jamais de problèmes, jamais une insulte ethno-raciale, jamais ça non, pas dans ce quartier.

La responsable de l'équipe de prévention partage le même point de vue et se dit plus préoccupée par les postures homophobes qui ont donné lieu à des insultes et à de véritables agressions que par la circulation d'une haine antijuive, bien que l'équipe note, nous l'avons déjà souligné, des vanes lancées entre jeunes ayant pour sujet les « feux ». De même, la proviseure du collège G. Budé estime que l'enjeu des difficultés du quartier ne réside pas là, mais dans l'incivilité des jeunes, à entendre dans le sens de « mauvaise éducation » parentale.

La plupart du temps me semble-t-il les problèmes qu'on rencontre ne sont pas liés à leur appartenance communautaire ; parce que sans doute ils vivent ensemble depuis la nuit des temps et sont beaucoup plus solidaires. Cela dit pour les plus en difficultés scolaires, pour ceux qui sont vraiment à la ramasse il y a occasionnellement des choses qui ressortent, soit entre africains et entre pays d'origine, à l'occasion les noirs contre les maghrébins et surtout où la violence est plus grande c'est contre ceux qui arrivent directement des migrations, les élèves qui débarquent directement de leurs avions, du Mali ou de Tchétchénie. [...] Au cours d'une bagarre tout va bien et puis à un moment donné il y a quelque chose qui dérape et

là il y a des éléments qui ressortent. L'aspect dominant c'est plus un aspect de mauvaise éducation, de refus de l'autre, de refus de l'école ; ce sont des incivilités permanentes que l'on rencontre toujours. [La proviseure]

L'antisémitisme, qu'il puisse s'exprimer sous forme de violences ou de menaces, n'est pas, selon la proviseure, un phénomène auquel le collège et ses élèves sont confrontés au quotidien, d'une part parce que la présence des juifs est très faible, d'autre part parce *« ceux qui viennent ici sont laïques, ou s'ils sont religieux ils le sont à l'extérieur, donc en venant ici il n'y a pas de demandes particulières, cette communauté là qui vient n'est pas celle qui pose le plus de souci »* - ce qui laisse sous-entendre que les tensions ne sauraient s'expliquer sans prendre en compte la dimension communautaire et fortement intégrée de la population juive. La proviseure estime par ailleurs que la proximité spatiale et culturelle, ainsi que la connaissance mutuelle des familles maghrébines et juives sépharades originaires d'Afrique du Nord est un des facteurs, mais cela reste à vérifier, qui tend, le cas échéant, à désamorcer les conflits entre jeunes.

ça peut arriver un jour, mais comme ça peut arriver qu'il le traite de sale noir de malien, de sale truc... il y a des enfants d'origine juive qui passent toute leur scolarité ici sans avoir un seul souci, d'autre si qui ont des soucis, mais c'est pas l'aspect dominant, l'aspect dominant c'est plus un aspect de mauvaise éducation, de refus de l'autre, tout n'est pas relié aux communautés d'origine. [La proviseure]

La mémoire collective du quartier n'a pas en effet à ce jour retenu d'affrontements entre bandes ou groupes de jeunes en relation à leur auto et hétéro-assignation ethnique, ni d'épisodes d'antisémitisme, encore moins d'actions imputables à des stéréotypes antisémites, le racket semble ne pas représenter un problème, du moins ne pas être une réalité que l'on peut appréhender sous l'angle des préjugés et des stéréotypes ethniques, racistes voire antisémites ; toujours selon la proviseure : *« les rackets c'est toute nationalité confondue, il y a beaucoup de cas, mais c'est pas lié plus que ça aux communautés d'origine »*.

Néanmoins, les jeunes racontent qu'il leur est arrivé plus d'une fois de se battre avec des juifs.

M., d'origine malienne, h, 21 ans

« Dans les années 90 il y a eu beaucoup d'embrouilles entre les juifs et les arabes, peu de noirs, sur le quartier ou sur la place, parce qu'avant ils frimaient eux, mais maintenant ça a changé, [...] il y avait un peu un rapport avec la race, un peu, mais souvent c'était une question de meufs, c'est vrai qu'elles sont belles les juives, c'est vrai qu'elles sont très belles et quand par exemple un noir sortait avec une juive ou un arabe sortait avec une juive, les mecs juifs (grands frères, amis, qui sont jaloux) ont un peu les boules et ça crée des tensions et nous on est têtus, on se laisse pas faire, etc... »

Les tensions qui ont parfois pu dégénérer en bagarres semblent s'expliquer moins par une lecture en termes de violence interethnique – *« on s'est jamais battu parce qu'ils étaient des juifs »* – que par un désajustement conjectural – comme par exemple des escapades amoureuses – d'équilibres fragiles, liés parfois à un regard, qui régissent les relations interpersonnelles et celles entre « équipes » différentes.

K., d'origine algérienne, h, 18 ans

ça dépend des rebeus, mais c'est rare les embrouilles entre rebeu, juifs, et renoirs ; par moment ça dépend si on se regarde pas bien et tout après ça peut déraper

Au sein d'un monde peu structuré, qui a cependant ses lois, ses codes, ses rites, le fait *« qu'ils nous regardaient mal »* ou *« qu'ils nous insultaient »* peut suffire à se sentir atteint dans sa fierté et dans son rôle et, par conséquent, à déclencher des comportements violents, en général collectifs, visant à rétablir l'offense ; actions au sein desquelles on peut parfois être pris sans en connaître réellement la raison, mais tout simplement pour se montrer solidaire et venir en aide à l'ami touché. Les insultes que les affrontés s'adressent sont, en revanche, exprimées dans un langage ethno-racial, ce

qui contribue à en opaciser l'appréhension ainsi que la compréhension. De même, le déroulement de la bagarre peut trouver une explication ethnique ; des jeunes adolescents soutiennent que l'effet de groupe est la conséquence de la façon que les juifs ont de se battre : « *eux les juifs pour frapper viennent à plusieurs* », les autres seraient donc obligés de se présenter en forces pour ne pas se retrouver en position de faiblesse, alors que normalement le modèle est un contre un.

Ce schéma ne concerne cependant pas seulement les confrontations entre arabes, noirs et juifs, pouvant s'activer également à l'intérieur d'un même groupe de pairs, voire d'un même « groupe ethnique ». Pendant le terrain, par exemple, deux groupes de jeunes filles du collège, les deux composés d'élèves noires et arabes, traversaient une période conflictuelle en raison du fait que deux membres de chaque groupe étaient tombées amoureuses d'un même camarade d'école et se le disputaient. Une fille arabe du groupe A aurait alors dit, bien qu'elle le nie, à une autre fille arabe du groupe B « *traîne pas avec ces Fatou* », ce qui a eu pour effet de déclencher des représailles d'une des « Fatou » contre celle à l'origine de l'invective. L'épisode s'est clos sur l'intervention de la police et l'expulsion pendant une semaine des deux jeunes filles. La bagarre a été provoquée par l'offense véhiculée par les conditions d'usage, circonstances et ton d'énonciation, du mot « Fatou », sobriquet habituel d'empreinte coloniale pour désigner les filles noires (le correspondant pour s'adresser aux filles maghrébines est « Fatima »), alors que normalement il est employé sans que personne ne se sente heurté.

Le contexte d'énonciation, autrement dit le cadre de la vanne, détermine, à expression égale, le registre sémantique et par conséquent engendre ou n'engendre pas de réactions de la part de celui qui est visé : « sale renoir », « sale rebeu » ou « sale feuj » peuvent se charger de sens complètement différents, être monnaie courante entre amis – « *entre nous avec Ouaren mais pour rigoler, sale arabe, sale juif, sale noir mais pour rigoler c'est entre nous* » (T., d'origine algérienne, 20 ans) –, insultes entre rivaux qui sanctionnent le début des hostilités, ou encore invocations de violence pendant une rixe : « *sinon quand je m'embrouille avec eux je leur disais « sale noir »* » (T., d'origine algérienne, 20 ans).

S'il est vrai que « *des vanes c'est tout le temps, entre nous c'est comme en famille* », la vanne est régie certains principes à respecter comme celui de l'aïnesse, et du respect

envers les femmes proches (mère, sœurs, copine), et d'autres qu'il vaudrait mieux observer lorsqu'on est en présence de gens qui ne connaissent pas les codes.

K., d'origine algérienne, h, 18 ans,

Les grands de 25 ans on va pas se moquer d'eux, on peut sortir ensemble, mais on va pas leur manquer de respect, on va pas leur parler comme à nos potes, rigoler, se charrier, se vanner.

M., d'origine malienne, h, 21 ans,

On dit pas dans le métro par exemple sale feuj, sale rebeu, parce qu'on sait très bien qu'entre nous on se comprend, mais les gens qui sont à côté peuvent penser...[...] on peut se vanner, tout le temps, mais on touche jamais à la mère et à la sœur, parce que qu'est-ce que ça veut dire, c'est entre moi et toi, si c'est entre moi et toi pourquoi tu veux parler de ma mère et de ma sœur, c'est vrai la sœur et la mère c'est quelque chose de protégé

Se traiter de « sale quelque chose », jouer sur un ensemble de stéréotypes à caractère ethno-racial (interpeller les noirs par le mot « singe », traiter les arabes de voleurs) n'éveillent entre amis aucune tension, mais trahissent tout de même un imaginaire racisé de l'altérité, aussi bien celle proche que celle plus éloignée, qui pourrait à tout moment s'activer. Des adolescentes noires lors d'une discussion sur les « garçons du quartier » ont attribué à chaque groupe envisageable, c'est-à-dire placé à l'intérieur d'un réseau de relations, des traits qui à chaque fois en mettaient en évidence les défauts : « *je sors pas avec des métis, les métis c'est tous des enfoirés* », ou « *les arabes c'est des manipulateurs* ».

Cet imaginaire semble puiser ses sources à l'intérieur du foyer, se structurer à partir d'un élément bien précis : les discours autour des prescriptions matrimoniales, qui font émerger l'ensemble des représentations des autres groupes et des autres communautés qu'entretiennent les parents et la famille, plus en générale. En effet, du point de vue des interactions quotidiennes, aussi bien les mères, que les pères arabes et noirs se côtoient chaleureusement, néanmoins des attitudes que l'on peut qualifier d'ethnocentriques

ressortent lorsqu'il est question d'alliance, dévoilant ainsi stéréotypes et préjugés des uns envers les autres.

Entre réseaux et frontières invisibles

Bien que le quartier porte les signes tangibles de la présence d'une communauté juive importante : une boucherie cachère, une salle de prière « Beth Habbad » située juste derrière la dalle bétonnée, une synagogue à quelques centaines de mètres et un centre éducatif-culturel Beth Loubavitch dans la rue Compans, les jeunes rencontrés ont en effet peu de contacts avec la population juive.

L'école joue un rôle important dans la perception qu'ont les jeunes de leur quartier, ainsi par exemple ceux qui ont été scolarisés à Bergson, en bas des Buttes de Chaumont, où les élèves juifs sont plus nombreux qu'à G. Budé, non seulement sont plus habitués à la cohabitation, mais ont aussi plus d'amis de confession ou de culture juive que les autres.

B., d'origine malienne, h, 20 ans,

Il y a beaucoup de juif à Place des fêtes, mais il y a pas trop de problèmes parce qu'on les connaît depuis qu'on est au collège, après c'est eux qui restent de leur côté...

Mm, d'origine sénégalaise, h, 20 ans,

Avec les juifs alors là il y a pas de problème, c'est un quartier où il y a une forte population juive, ils vont dans des écoles (privées), sinon dans les écoles normales, il y en a aussi plusieurs, j'en connais bien moi, franchement pour moi, il n'y pas grand souci.

L'immeuble dans lequel on réside est un autre facteur de mixité du moins au niveau du voisinage, même si cela ne se traduit pas forcément par des relations d'amitié.

T., d'origine malienne-mauritanienne, f, 18 ans,

Dans ma cité, il y a des juifs, des africains, asiatiques... dans mon immeuble il y a que des juifs et des français...il y a une bonne ambiance, pas de tension, il y a juste quand on était petit, on aimait trop se battre avec les garçons juifs...on s'est pris la tête avec la famille comme ça... c'était ma faute à moi... J'ai connu un seul juif dans toute ma vie, il habitait Place des Fêtes, je l'aimais bien parce qu'il connaissait mon frère.

Contrairement à un équilibre de sociabilité qui régirait le quartier et les relations entre familles maghrébines et juives sépharades en raison de leur proximité culturelle, tel qu'il nous a été présenté par la proviseure du collège, les personnes rencontrées fréquentent relativement peu de familles et peu de jeunes juifs, même si parfois des liens se tissent – la meilleure amie de D., d'origine mauritanienne, est une fille juive marocaine – en particulier si les jeunes se connaissent depuis la primaire.

M., d'origine malienne, h, 21 ans,

T'as des amis juifs ?

Oui, bien sûr, comme G., c'est mon meilleur ami, depuis la primaire, il est juif, il rentre chez moi, il dit bonjour à mes parents, je vais chez lui, je rentre à la maison, je dis bonjour à sa mère je lui fais la bise ; comme O. je le connais depuis la primaire, tout les juifs je le connais depuis la primaire .

Il peut donc arriver que des jeunes juifs du quartier soient intégrés au sein de certains groupes constitués par un noyau de noirs et d'arabes, comme c'est le cas pour celui de l'enfoncement de la rue des bois, selon lequel il n'y a pas « *de français blancs qui traînent, on les connaît mais dehors ; il y a même un juif, du quartier, qui est comme nous, il a grandi ici, c'est pareil il est comme nous, tu vois, il a grandi comme nous* ». Lorsqu'on est ami, on ne fait plus la différence, bien entendu au niveau individuel et non collectif, et le « pote juif » est considéré comme « *un frère* », qui lors d'embrouilles

passées entre bande de juifs et d'arabes-noirs restait fidèle à ses amis, en allant « *même contre les siens* ».

Telle qu'elle a été présentée lors des entretiens individuels par plusieurs jeunes d'un même groupe, l'amitié interethnique insouciant des origines parce que construite sur l'expérience et sur l'appartenance au même quartier, a quelque peu été ébranlée des mois plus tard. Lors d'une discussion collective, l'un des deux amis juifs a été accusé d'être un profiteuse, d'avoir retourné sa veste, et l'autre d'avoir écouté « *direct* » sa mère qui lui interdisait de « *traîner avec des arabes* ». Les deux déceptions sont reliées, par les acteurs, à l'origine juive de la personne qui à la fois sert de preuve et d'explication au fait de s'être mal comporté.

S., d'origine luso-égyptienne, h, 21 ans

J'ai déjà eu de potes de cette religion là, mais même les potes que j'ai eu après j'étais déçu, il y a le contexte qui va faire que t'es déçu parce que c'est la religion, parce qu'il a pas la même culture et qu'il a pas le même..., on n'arrive pas à comprendre... O. il a retourné sa veste, nous on dit parce qu'il est juif, parce que 90% des cas à chaque fois ça s'est passé comme ça avec eux.

[...]

*Tout est basé sur les fréquentations familiales, si lui il côtoie trop sa religion, il côtoie trop ses parents, il va s'éloigner, le meilleur c'est exemple lui – en s'adressant à K., d'origine algérienne, présent à l'échange – tu connais G. il a trainé avec G. pendant des années c'est les meilleurs amis du monde un jour quand ils ont commencé à grandir la mère de G. a dit « *traîne pas avec des arabes* » elle a dit « *traîne pas avec des arabes* », et G. qu'est-ce qu'il a fait, il a écouté sa mère, direct, parce qu'eux c'est par pareil que nous, par exemple nos parents vont nous dire des choses on les écoute pas, on est rebelle.*

La génération est une variable importante qu'il faut prendre en compte lorsqu'on travaille sur les réseaux amicaux. Ce sont en effet les plus âgés, autour de la vingtaine, comme D., T., K., M., Mm, qui font état d'amis juifs ; les plus jeunes, entre 14 et 17

ans, n'en connaissent pas et n'en comptent pas dans leurs entourages : « *non, en dehors du collège on le voit même pas, il y a que pendant l'été qu'on les voit parce qu'ils sont sur la place* ». Une fois encore l'école y est pour quelque chose, car comme le dit une jeune fille : « *au collège il y a toute les origines, des Marocains, Tunisiens, Turques, Français, Comoriens, Chinois* », mais elle ne mentionne pas les juifs, et les jeunes garçons rebondissent en affirmant que c'est chose identique, à quelques exceptions près, dans leurs classes. Cette absence ou quasi absence semble davantage laisser un espace ouvert à la circulation de stéréotypes qui concourent à forger le profil péjoratif du juif ; profil qui déborde l'assignation de propriétés et caractères en fonction de l'appartenance raciale supposée, pour embrasser aussi bien la manière de se conduire que celle de s'habiller.

M., d'origine malienne, h, 21 ans

Les converses, la première fois je les ai vues j'ai dit c'est un truc de feufs, c'est parce que c'était les juifs qui les mettaient et moi je me suis dit « vas-y c'est les feufs je les mets pas » et maintenant je ne met que ça..., comme c'est eux qui les mettent le plus nous on pense c'est un truc de juifs. Peut-être on trouvait ça un peu léger, c'était petit, un peu mou, c'est comme les jeans, avant personnes ne mettaient des jeans, on mettait que des sous-vêts.

Bons et méchants juifs

La cohabitation interethnique plutôt apaisée, sans incidents éclatants, cache donc une réalité plus complexe au sein de laquelle une dérive xénophobe et antisémite, ainsi que des représentations qu'on pourrait qualifier d'antijuives sans juifs ne sont pas totalement évacuées. L'existence de certains liens d'amitiés, au demeurant minoritaires, le fait que « *dans le quartier, non, il y a pas de problèmes* » (M., d'origine malienne, 21 ans) n'empêchent pas la circulation d'un certain nombre d'idées reçues et de stéréotypes qui touchent entre autre la population juive, prise au sein d'un réseau de relations et d'équilibres complexes. M., d'origine malienne, 21 ans qui nie tout problème

poursuit en affirmant que « *il y a des juifs comme ça, qui sont de leur côté, parce qu'on va dire il y a des juifs qui sont comme les Chinois, ils aiment bien être en groupe, mais ils sont ouverts en tout cas, ils sont pas comme les Chinois, ils sont ouverts* ».

Les juifs, jamais nommés sans que le chercheur n'amène le sujet, dès qu'ils font l'objet de la discussion, quand il ne s'agit pas de la situation au Proche-Orient, sont assez souvent comparés aux Chinois. Cette comparaison se construit sur une accusation commune aux deux groupes, celle de former une communauté repliée sur elle-même et fermée à l'extérieur. Ce rapprochement pour lequel les uns, les Chinois, servent d'écran aux autres, les juifs, permet d'une part de renverser, dans la distanciation, le spectre du communautarisme qui pèse sur les descendants d'immigrés originaires d'un pays à tradition musulmane et d'autre part de hiérarchiser l'altérité, dans un jeu d'échelles simmelien. Un des groupes de jeunes filles rencontrées place les juifs dans la continuité logique du discours sur l'enfermement des Chinois, tout en les déculpabilisant en quelque sorte.

Ils se marient qu'entre eux, pour garder la dynastie. C'est rare qu'ils se marient avec quelqu'un qui a une autre couleur de peau, c'est pas qu'ils sont racistes parce qu'il sont gentils, c'est quelque chose qu'ils ont en eux.

Par rapport aux Chinois, les juifs sont présentés comme plus ouverts, mais face aux deux c'est le nous « arabo-noir » qui sort gagnant, parce que auto-décrit comme le moins replié et le plus disponible à la diversité.

Assignés à l'altérité, les juifs font l'objet d'une triple appréhension : ils peuvent être homogénéisés au sein d'une entité figée et biologiquement expliquée, ce que laisse entendre le type de discours : « *il sont gentils, c'est quelque chose qu'ils ont en eux* » ou « *ils ont pas la mentalité...* ». A leur égard, les attitudes vont de la distanciation à l'antisémitisme proprement dit, en passant par l'accumulation d'idées reçues et de caractéristiques morales et comportementales. Deuxièmement, cette entité peut parfois et momentanément être déconstruite, en perdant sa prégnance généralisante et sa saillance arbitraire.

D., d'origine mauritanienne, f, 22 ans,

ça veut rien dire les juifs, il y a des juifs qui sont à fond dans leur truc, dans leur religion, qui ne se mélangent pas, qui envoient les enfants dans des écoles privées, comme des musulmans qui regardent même pas quand ils marchent, qu'ils sont extrêmes, et des juifs normaux, comme tout le monde, il y en a plein sur le quartier, c'est comme les musulmans, il y a des gens normaux et des extrémistes.

Entre les deux postures, une troisième opère une distinction, déjà en germe dans le discours de D., entre les bons et les mauvais : « *ça dépend des gens, il y en a qui sont gentils, il y en a qui sont chiants...* », les mauvais correspondant aux vrais juifs – ceux qui sont riches et puissants : « *il y a des juifs qui sont bien, mais la majorité tous ceux qui affichent leur différence sont que pour le profit, sont que pour le profit* » – les bons étant leur exception. Un jeune adolescent après avoir tenu des propos assez stéréotypés à l'égard des juifs qui ne veulent pas se mélanger, nuance son discours, par le recours à une expérience réelle : « *il y a des juifs normaux, mon père travaille avec les juifs et il n'a pas de problème, il y a des juifs qui sont méchants et des juifs qui sont gentils* ». Cette dernière position est le plus souvent cautionnée par ceux qui véhiculent un discours dévalorisant, au seuil de l'antisémitisme, voire parfois antisémite et ont, dans le même temps, des relations d'amitié ou de proximité professionnelle avec des juifs.

Au sein de la première et de la dernière posture on retrouve les préjugés largement répandus, le principal étant qu'« *eux, ils restent entre eux et veulent pas se mélanger* », et cela indépendamment du réseau social, des connaissances, du niveau d'instruction et de la situation familiale ; c'est l'explication qui en est donnée qui, on le verra, change selon les trajectoires, les parcours de chacun, le contexte et la nature de l'énonciation. Le stéréotype du « juif riche » est celui qui est le plus largement repris par la plupart des personnes rencontrées, tout en étant présenté non pas comme un préjugé sans fondements qui serait le propre des jaloux, mais comme une évidence, une vérité objective et observable, à l'exception de D., d'origine mauritanienne, 22 ans, qui est la seule à le remettre en question.

D., d'origine mauritanienne, f, 22 ans,

Les juifs ont trop d'argent, ont trop d'argent ça veut dire quoi ? et alors ? ils ont de l'argent parce qu'ils bossent dur, c'est par envie qu'ils le disent, les musulmans aussi s'ils veulent avoir de l'argent ils ont qu'à bosser au lieu de dire que les juifs ont trop d'argent. Ils sont nombreux, à chaque fois on dit quelque chose, c'est comme pour les Chinois pareil, on dit qu'ils sont trop nombreux.

M., d'origine malienne, h, 21 ans,

Moi, je pense pas ça, les gens qui disent les juifs ont trop d'argent c'est des jaloux, s'ils ont de l'argent ils ont de l'argent. Maintenant c'est vrai, j'avoue les juifs ont de l'argent, ils ne le montrent pas, ils savent qu'ils ont de l'argent mais ils ne se vantent pas, et moi, j'en parle pas du tout avec eux, maintenant ils ont de l'argent, ils ont de l'argent, c'est vrai [...] ça dépend du travail, de leur famille [...] des fois il y a des différences (dans les apparts), des fois il y a pas, des fois c'est juste la décoration qui change.

Mm, d'origine sénégalaise, h, 20 ans,

C'est sûr. ça fait longtemps qu'il est là. Après c'est peut-être par rapport au fait qu'ils montrent l'argent, qu'ils ont des belles voitures. Moi j'ai jamais vu un juif se vanter devant moi qu'il a de l'argent, c'est par rapport à ce qu'on voit. Dans le quartier par rapport au milieu social, c'est la même chose, après c'est par rapport aux parents, après ça dépend. Je te dis après c'est par rapport à ce qu'on voit.

La preuve de la richesse des juifs ne sont pas leurs habitation, ils partagent le même quartier, bien que la plupart ne soit pas logée dans les cités les plus défavorisées – « eux, ils n'habitent pas dans les cités » –, mais les voitures (le 4x4 est la voiture juive par excellence, mais pas la seule : « sur le quartier c'est les plus gros millionnaires, déjà on était tous petits ils roulaient en porche... »), et plus rarement les tenues des femmes (fourrure, parures) qui fréquentent la terrasse du café. La richesse des juifs est alors

montrée, pour ne pas dire construite dans l'espace public « *c'est les grosses voitures, c'est les mecs les plus riches de tout le quartier, ils sont les plus protégés* », les professions parentales et les trajectoires familiales restant le plus souvent inconnues aux jeunes rencontrés. Parce que publique elle est perçue comme une richesse éclatante, voire défiante, qui suscite l'envie et qui devient le symbole d'une sorte de faute originelle.

Les seuls qui ne se laissent pas étourdir par l'éclat des « *grosses voitures, qui se garent sur la place* » sont ceux qui à un moment donné ont su surmonter le préjugé et ont décidé de se renseigner, trouvant d'autres explications que biologiques, à cette richesse à première vue raciale. Mm., d'origine sénégalaise, 20 ans, n'as pas honte, comme d'autres, de demander à une copine d'école comment est-il possible que sa mère roule en 4x4.

La richesse, lorsqu'elle est inférée, est par ailleurs souvent associée à la radinerie « *il fait le feuj* », « *tu manges en feuj* » : le juif n'est pas seulement riche mais surtout refuse de partager sa richesse.

*Tu manges en feuj, ça veut dire tu manges tout seul, tu partages pas ;
parce qu'eux ils vont se cacher pour manger et après ils reviennent.*

Les histoires que les jeunes racontent sont de véritables *storytelling*, des mélanges fantasmés de réel, d'imaginaire et de projeté. Ce processus est décrit par S., d'origine luso-égyptienne, 21 ans, et D., d'origine algérienne, 21 ans, lorsqu'ils racontent que O. a tourné sa veste parce que juif :

à chaque fois ça se passe comme ça avec eux c'est pas que moi, c'est tout le monde, peut-être que parce que tout le monde a dit ça, maintenant c'est plus facile de dire ça, on dit ça plus facilement, je te jure que c'est comme ça.

Les récits sur l'altérité juive, comme par ailleurs ceux sur les Chinois, intègrent à chacune de leurs occurrences de nouveaux éléments, de plus en plus détaillés, qui enrichissent les versions suivantes et se propagent l'imaginaire collectif. Individuellement les propos se maintiennent sur un niveau apaisé, et parfois, me semble-t-il, plus réfléchi, bien que les stéréotypes du repli et de la richesse soient présents ; tandis qu'en groupe la parole haineuse a tendance à se libérer avec beaucoup plus de facilité. Il est notamment frappant de constater que l'aspect de l'avarice, ainsi que celui du lobby protecteur, n'a émergé que dans les prises de parole collectives. En effet, non seulement en effet le juif est riche et radin, mais il est surtout protégé, aussi bien dans son trafic et dans sa vie quotidienne, que lorsqu'il est victime d'une injustice.

Groupe de jeunes adolescents.

Les juifs sont plus protégés que les noirs et les arabes, si tu tapes un juif tu vas en prison, mais si tu tapes un noir non, ils vont dire que c'est les noirs et les arabes qui ont cherché la bagarre

S., d'origine luso-égyptienne, h, 21 ans,

Eux c'est ceux qui ont plus d'argent, (du trafic) mais le problème est qu'ils ont une protection, parce qu'eux, leurs parents ont des liens, ils connaissent des juifs, ils connaissent un ami qui connaît l'autre, qui vient de la famille de Sarkozy, tà-tà-tà, ça fait qu'ils ont trop de protection, donc ils sont trop organisés.

Et après les médias c'est qui ? Quand l'autre, Ilan Halimi, a été tué, a été torturé, le premier ministre, le président ils sont partis avec la kippa à la synagogue, quand les deux petits ils ont été électrocutés dans les Yvelines, ils sont partis dans une mosquée ? Ils sont pas partis, quand c'est la communauté juive ils montrent leur

La protection va de pair avec le thème des réseaux, du pouvoir, du contrôle politique et médiatique : « *Qui c'est qui contrôle ? C'est les juifs, pourquoi Israël est aussi forte ? Donc qui c'est qui gouverne ? Les Juifs ont encore plus de pouvoir que les USA, ils sont*

plus puissants » (S., d'origine luso-égyptienne, 21 ans), qui à son tour peut vite déraiser sur une théorie mal élaborée et confusément attestée du complot juif, remontant même jusqu'à la période nazie.

S., d'origine luso-égyptienne, h, 21 ans,

C'est un truc de ouf ce qu'il (Hitler) a fait, mais ce qu'il disait, ça ne veut pas dire que je suis pour, je suis contre d'ouf, ce qu'il a fait c'est pas bien, mais ce qu'il disait c'est qu'ils allaient prendre petit à petit, ils allaient tout prendre et c'est ce qu'il se passe aujourd'hui, c'est eux qui contrôlent tout. Ils veulent trop contrôler tout...Et maintenant qu'est-ce qu'il se passe aux palestiniens ?

Le conflit israélo-palestinien se prête également à devenir une véritable mise en scène régie par le principe de la surenchère aveugle dans les répliques ; confirmant l'existence d'un double registre entre les entretiens individuels et les discussions collectives. Dans le cadre des interviews semi-directifs c'est un sujet qui n'a jamais été abordé spontanément, et qui, lorsqu'il a été soulevé, n'a pas suscité de déploiement passionnel.

T., d'origine algérienne, h, 20 ans,

Je m'en fous, moi, tant que c'est pas ma famille, tant que ça touche pas ma famille c'est leur problème, c'est la guerre, c'est pas parce que c'est les arabes.

T., d'origine malienne-mauritanienne, f, 19 ans, a été à la manifestation de soutien à la population palestinienne avec des camarades du collège et a été interpellée par la violence de certains slogans, par l'arrogance de ceux qui ont brûlé ou déchiré le drapeau israélien, par l'emportement antisémite. Tout en condamnant la politique d'Israël et de son armée, elle ne conçoit pas l'amalgame qui fait de tout juif un meurtrier potentiel.

Je suis partie à la manifestation pour Gaza, il y en avait qui foutaient la merde, ils donnaient une mauvaise image de nous... j'ai même vu des

chrétiens avec des insultes contre les juifs, là je pense ça commençait le racisme....

Si l'on se fie aux entretiens individuels, la situation au Proche-Orient ne semble donc pas être un sujet tabou, à la question de savoir si on en parle entre amis arabes, noirs et juifs, les réponses font état d'ouverture et de tolérance.

M., d'origine malienne, h, 20 ans,

Moi franchement j'en parle, quand je suis avec des amis juifs et des amis rebeus, des fois j'en parle, c'est une guerre qui dure ça fait longtemps, les juifs et les arabes pour moi c'est la même chose, maintenant je suis mal placé pour dire..., c'est la guerre, entre nous on en parle des fois, on se fait de petits débats, c'est ça qui est bien ça crée pas de tensions, pas de haine, c'est un débat normal, on est assis.

Mm., d'origine sénégalaise, h, 20 ans,

Ils en parlent, sans se crêper le chignon ; moi j'en parle avec eux, chacun après reste sur ses positions, même si l'arabe et l'israélien y sont potes depuis longtemps, mais on en parle, moi je reçois des texto des deux côtés, y a un réseau.

Dans d'autres contextes, c'est plutôt une envie de savoir qui prime ; de comprendre pourquoi la situation entre Israël et Palestine est autant dramatiquement marquée par le conflit et la guerre. Avant la reprise des hostilités, nous sommes allés voir avec un groupe de 4 adolescents âgés de 15 et 14 ans, parmi lesquels deux d'origine algérienne, un d'origine malienne-ivoirienne et un d'origine ivoirienne, encadrés de trois éducateurs, le film franco-israélien *Va, vis et deviens*. Les jeunes collégiens, avec qui l'on a discuté à la sortie de la séance, n'ont pas émis aucun jugement bien que certaines scènes, dont notamment celles des attaques de Tsahal dans les territoires ou encore celles mettant en scène une orthodoxie ethnocentrique des couches les plus nationalistes à l'égard des Falashah, ramenés en Israël, auraient pu se prêter à de vives critiques, auraient pu induire une identification avec les Palestiniens et par conséquent provoquer

un dérapage antisioniste, sinon même antisémite. En revanche, le groupe a exprimé l'exigence de vouloir connaître davantage la réalité socio-historique au-delà des lectures un peu simplistes auxquels ils semblent être habitués.

Les choses ne se sont pas passées de la même manière, pendant une discussion avec K., d'origine algérienne, 18 ans, S., d'origine luso-égyptienne, 21 ans et D., d'origine algérienne, 21 ans, lorsque S. a introduit la question palestinienne en me demandant mon avis, comme pour tester mes opinions : *« parlons de la Palestine et Israël, parce que tout le temps vous posez des questions je veux savoir votre point de vue »*. Après m'avoir laissé présenter d'un point de vue historique le contexte actuel, ainsi que celui précédant la naissance de l'Etat d'Israël, S., qui de manière presque obsessionnelle se demande *« pourquoi ils les ont mis dans un état des autres ? Pourquoi ils voulaient un état pour eux en chassant les autres ? »*, m'interrompt pour me raconter ce qu'il s'est passé.

En effet ce qu'il s'est passé, j'ai bien lu des bouquins, il y a eu une petite guerre, les Etats-Unis ont demandé un traité de paix, parce que les Palestiniens sont beaucoup plus nombreux et allaient gagner la guerre, il restait quelque temps encore et ils avaient gagné, ils avaient beaucoup plus de pertes du côté israélien que du côté palestinien, on a demandé un traité de paix ils ont accepté le traité de paix, pendant ce temps-là les Etats-Unis ils ont fourni des armes, fourni, fourni, fourni, et après ils ont fait comme un coup d'Etat, ils ont attaqué d'un coup la Palestine pendant le traité de paix et c'est comme ça qu'ils ont recommencé, ils étaient plus forts après, et ce qu'il se passe aujourd'hui c'est que petit à petit ils prennent tout, c'est comme si moi je viens chez toi je m'installe dans ta chambre et petit à petit je prends ton salon, ta cuisine, tout et tu vis dans la salle de bain. Je t'ai niqué, excusez-moi l'expression, la Palestine a été niquée. Ils ont mangé tout, mangé tout, mangé tout et maintenant il faut qu'ils reviennent en arrière ; pourquoi le hamas ils ont fait ça ? On dit qu'ils sont des terroristes, mais d'où cela vient ? Il faut savoir...

Selon S., par ailleurs, le conflit israélo-palestinien a des répercussions même en France : *« bien sûr que ça a des répercussions, quand on voit des images d'enfants qui sont mutilés par des bombes aériennes qui sont envoyées par les Israéliens »*. La guerre, dont la connaissance est fantaisiste, confuse et instrumentale, peut permettre à la parole antisémite de se libérer, se dépénaliser et circuler ; néanmoins dans l'économie du discours, de la situation au Proche-Orient on passe rapidement à une mise au ban des juifs qui n'a aucun ancrage réel et qui, au mieux, trouve dans la politique israélienne un paradoxal allié, permettant de le justifier.

Au sein de l'échange collectif, plus s'installe une posture victimaire, ainsi qu'une envie de dénoncer ce qu'on ressent comme un traitement discriminatoire, plus le ton monte rapidement et se charge d'une rage antisémite imputant aux juifs tous les maux sociaux : *« toutes les guerres qu'il y a dans le monde c'est à cause d'eux »*. (S., d'origine luso-égyptienne, 21 ans). Cette même constatation a été effectuée par une jeune fille qui raconte que lors des discussions en groupe *« ça monte dix fois plus vite le courant »* ; elle a pu remarquer dans ce cadre que *« les arabes garçons et les noirs garçons ils aiment pas les juifs »*.

La libération d'une parole ouvertement antisémite ne touche cependant de manière égale pas tous les jeunes rencontrés ; tout d'abord, si elle s'est manifestée c'est en groupe, jamais individuellement, durant les entretiens en tête à tête nous n'avons relevé que la circulation de stéréotypes. Les filles semblent dans ce cadre ne pas assumer un discours haineux, les collégiens non plus, bien que leurs représentations soient chargées de préjugés raciaux. Le seul contexte dans lequel l'antisémitisme a trouvé un espace d'expression a été dans l'échange avec K., d'origine algérienne, 18 ans, S., d'origine luso-égyptienne, 21 ans et D., d'origine algérienne, 21 ans, alors que nous avions précédemment interrogé K. et qu'aucune haine n'était ressortie de l'entretien. S. et D. avaient en revanche dans un premier temps refusé le principe de l'entretien, parce que méfiants et non intéressés par la démarche. Si par la suite nous avons pu discuter ensemble, cela a été dû à l'habitude de me voir presque quotidiennement au local de l'association ou en compagnie des éducateurs ; habitude qui a permis d'établir une confiance incertaine. Néanmoins notre hypothèse est qu'un lien existe entre le refus initial, la méfiance et les propos antisémites tenus par S. et D., auxquels est venue se

greffer, une exclamation exécration de K. concernant l'extermination des juifs pendant la deuxième guerre mondiale. Il s'agit en effet des deux jeunes qui pendant l'enquête étaient les plus fragilisés, les plus en difficultés, en rupture avec la société et le monde extérieur. Ce sont autant de raisons qui peuvent expliquer d'une part leur rage et d'autre part leur fermeture à la possibilité d'une confrontation dans le cadre d'un entretien.

Un troisième élément a été évoqué vers la fin de la discussion par D., le rôle de la famille dans la transmission d'un imaginaire fortement polarisé, voire antisémite.

D., d'origine algérienne, 21 ans

Nos parents n'aiment pas les juifs parce que dans le Coran c'est écrit que les juifs ils faut les haïr, c'est comme ça et puis c'est tout, parce qu'eux c'est l'avant dernière religion tu vois, et ils n'ont pas suivi..., pour eux c'est le paradis ici, dans le coran il y a écrit qu'ici pour les juifs c'est le paradis et que pour nous ça va être dur mais qu'on aura notre paradis éternel

Alors que S. nuance la fermeté des affirmations de son camarade : « moi personnellement je sais pas, je n'ai pas entendu », D. rebondit en précisant que lorsque quelque chose se passe mal, ses parents lancent des invectives en arabe contre le peuple mosaïque :

Si, si, ma mère elle les hait, ma mère elle les hait, mon père il les hait, à chaque fois il se passe quelque chose chez moi ça insulte les juifs directement : « que Dieu fasse effondrer la maison des juifs ». Il faut les haïr tout en les respectant

S'il est difficile de savoir où puisent ces représentations antisémites est difficile de le savoir, les réponses étant vagues et imprécises, voire même tautologiques – « c'est le conflit » ou « c'est écrit » – il est en revanche sûr qu'aucune allusion n'est faite à la période de la colonisation de l'Algérie ni à la cohabitation des juifs et des arabes avant et pendant l'occupation française. Il est également difficile de savoir si les parents de D.

représentent une minorité ou si leurs positions sont partagées par la plupart des familles. Dans cette enquête, nous avons rencontré un seul autre adolescent qui ait affirmé : « *si moi j'ai entendu, ma mère elle l'a dit à la télé ...* ». La majorité des jeunes affirment en revanche : « *moi j'ai jamais entendu, même de personne du quartier, qu'il fallait haïr les juifs, si c'était écrit dans le Coran je l'aurais su parce que mon père est très religieux, alors qu'il m'a jamais rien dit de pareil* ». Les parents, à deux exceptions près, ne semblent pas participer à stimuler une quelconque haine antijuive, et les juifs ne constituent pas un sujets de conversations familiales en dehors de la guerre au Proche-Orient et des interdits matrimoniaux – l'union officielle avec un conjoint d'origine juive reste un impensable « *je serais mort, pour aller plus loin c'est l'égorgement* ». M., d'origine malienne, avait laissé entendre lorsqu'il parlait de ses amis juifs que cela ne posait absolument aucun problème aux deux familles, T., d'origine algérienne, le confirme en ajoutant que les siens vont même jusqu'à préférer les juifs aux arabes, parce qu'ils considèrent ces derniers de moins mauvaise compagnie.

Moi je sais que mon copain... je sais que ses parents m'aiment bien, que mes parents l'aiment bien, mes parents préfèrent que je traîne avec des juifs que je traîne avec des arabes et des noirs pour ne pas faire des conneries en fait [...] O. a déjà fait des conneries, deux, trois fois mais sans se faire attraper, sans que les gens le savent.

Néanmoins, l'ouverture d'esprit de la majorité des familles « musulmanes » a souvent été présentée en contrepoint de la méfiance de familles juives « *qui n'aiment pas les arabes* » et ne supportent guère de relations d'amitiés ou pire encore amoureuses, ces dernières étant souvent citées comme le facteur déclenchant des bagarres entre groupes. Le stéréotype de la belle juive à la peau mate, soignée, insaisissable, excessivement contrôlée par ses frères et ses cousins, nourrit alors les rêveries amoureuses et érotiques des jeunes : « *les filles juives sont belles, petit haut, mini jupe de temps en temps... ; elles sont bien soignées, elles prennent plus soin d'elles* ».

Les observations menées, les propos recueillis, les discussions avec les travailleurs sociaux et d'autres représentants éducatifs esquissent un monde qui de l'extérieur apparaît flou, où l'ancrage de la parole est instable, fluctuant, difficilement codifiable, un monde lié à des micro équilibres qui peuvent se défaire aussi vite qu'ils se créent. Sans doute un monde sous l'emprise de la violence autant symbolique que réelle, mais un monde qui de l'intérieur laisse deviner tout de même ses propres codes, autour desquels se structure une partie de l'expérience collective. L'antisémitisme, ou plutôt la dérive antisémite, y participe et nourrit l'espace de l'identification et de la distanciation des descendant(e)s d'immigrés originaires d'un pays à tradition musulmane. Toutefois l'apprentissage ethnicisé de la réalité sociale peut parfois resurgir au sein des fréquentations à l'apparence plus soudées, comme celles entre jeunes arabes et jeunes noirs : « *« j'aime pas les noirs, c'est pas du racisme, mais j'aime pas les noirs, après M. c'est autre chose, je le connais depuis tout petit, c'est comme mon frère »* dira T. d'origine algérienne en poursuivant par : *« je sors qu'avec des arabes, pas de noires, je sais pas... je suis déjà sorti avec des noires mais ça fait bizarre, j'aime pas embrasser une noire comme ça, je préfère pas, je sais pas si c'est propre ou quoi, alors qu'une arabe je sais que quand je vais à l'hôtel avec elle, je sais qu'elle prend sa douche devant moi, je sais qu'elle est propre, alors qu'une fille noire je sais pas »*.

Conclusion

Alors que nous sommes en train de terminer ce rapport, l'Express consacre sa couverture aux « nouveaux réseaux antisémites ». L'hebdomadaire révèle une nouvelle flambée de haine antijuive – du 27 décembre 2008 au 26 janvier 2009, 113 actions visant des biens ou des personnes juives ont été enregistrées – et construit son dossier central autour de Dieudonné et de ses fans, des nouvelles officines de la haine, en particulier des « amis très particuliers du centre Zahra », ainsi qu'autour de la manière dont l'antisémitisme se propage sur Internet. Les images, de leur côté, confortent les thèses de la prolifération d'une nouvelle judéophobie, documentant les manifestations en soutien au peuple palestinien qui diabolisent le sionisme comme figure sinon du nazisme du moins de la domination impérialiste occidentale.

Notre étude semble s'achever dans un moment marqué d'une part par la reprise du conflit israélo-palestinien et d'autre part par une recrudescence de violences ; dans cette conjoncture cette recherche permet-elle d'y voir plus clair ? Notons d'abord que la violation de la trêve n'a pas été accompagnée de modifications substantielles dans les propos que nous avons pu recueillir avant et après les opérations militaires dans les territoires, ni dans l'instable équilibre « des relations interethniques » qui contribuent à l'expérience sociale de Place des Fêtes. Une anecdote : un jeune d'origine algérienne, en rentrant avec l'éducateur de prévention d'un entraînement de foot, alors qu'ils croisaient la queue de la manifestation en soutien à Gaza a criée, semant le froid parmi les manifestants, « vive Israël ». Malgré l'instabilité des propos et l'apparente incohérence des attitudes, nous avons relevé des représentations de l'altérité, et de surcroît de l'altérité juive, multiples, complexes et parfois contradictoires. Ces représentations font état d'un entrelacement de facteurs les plus différents, et d'un enchevêtrement de dimensions interdépendantes de l'expérience aussi bien individuelle, que familiale, autant sociale que religieuse des actrices et des acteurs rencontré(e)s.

Le pari méthodologique, que nous nous étions posé en amont de la recherche s'est révélé d'une grande capacité heuristique ; en laissant les femmes et les jeunes habitants de Place des Fêtes libres de s'exprimer, nous avons pu appréhender la nature des références spontanées aux juifs et à la communauté juive.

En premier lieu, les entretiens et l'observation ont montré que les descendant(e)s d'immigrés d'un pays à tradition musulmane assignent les juifs à l'espace de l'altérité et que la relation identitaire qu'ils entretiennent avec eux constitue un véritable processus de distanciation, autrement dit un processus qui met en scène des frontières permettant de reconnaître et de mesurer, à l'aune de variables et d'indices circonstanciels, la distance qui sépare la projection de l'hétéro-désignation de celle de l'auto-définition. Cependant la catégorisation des juifs en tant qu'altérité au sein d'un discours sur soi n'est pas une équation homogène, mais une déclinaison variable qui se déplace d'un pôle positif – celui du dialogue interculturel – à une polarisation négative de fermeture, rejet, concurrence, qui fournit à la haine la possibilité de s'installer aisément. Elle n'est pas non plus une équation neutre du point de vue du référentiel de genre, bien que cette variable ne doit pas être isolée de celle de la nature de la pratique religieuse à l'intérieur de la société. Les femmes, lorsqu'elles s'affirment comme musulmanes et revendiquent collectivement le droit à une pratique visible dans l'espace public – port du foulard, créneaux aménagés pour la piscine – mobilisent davantage la référence à la communauté juive que les hommes et que les autres femmes, qui pensent leur foi comme relevant du seul domaine du privé.

D'autre part, la dialectique de la dichotomisation attribue au « nous » un espace d'identification versatile : il peut s'agir du « nous, les arabes », en moindre mesure du « nous les noirs », ou d'un nous englobant, tel le « nous, les musulmans ». Son propre positionnement à l'intérieur d'une entité collective oriente dans le même temps qu'il l'explique la nature de la référence. Dès lors, l'usage de l'altérité juive, comme renversement de l'expérience aussi bien individuelle que collective est fonction de l'affirmation de soi, et des revendications de reconnaissance que l'on adresse à la société. Ceci est davantage saillant dans l'enquête menée avec les femmes dites de « culture musulmane », que dans le volet sur Place des Fêtes.

Deuxièmement, l'étude fait apparaître que le phénomène antisémite et, en amont, l'existence d'un certain nombre d'attitudes ambivalentes à l'égard des juifs est néanmoins corrélé aux processus de racialisation et d'ethnisation de l'espace expérientiel des acteurs ; le parallèle que les jeunes de Place des Fêtes établissent avec les Chinois est en ce sens éclairant.

Au-delà même des propos recueillis, la circulation du mot « feuj » et l'usage qu'en font les jeunes témoignent de ces processus. Devenu un adjectif qualificatif, le terme « feuj » s'apparente, selon les contextes d'énonciation, à une véritable insulte. Lapeyronnie souligne à ce propos que le passage de l'usage « qualificatif » quotidien à l'injure se fait dans la continuité, s'agissant d'une « actualisation consciente du vocabulaire commun » [Lapeyronnie, 2006 : 13] qui fonctionne comme un « mécanisme de régulation de la vie sociale » [Lapeyronnie, 2006 : 18].

C'est donc d'abord dans le langage que se cristallise une représentation antisémite, ou raciste, de la réalité, bien que la banalisation de certaines insultes, et notamment entre amis, amène à l'appréhender moins par l'entrée du contenu énonciatif que par celle de son usage. La racialisation des injures, de même que l'obsession de la souillure qu'elles expriment – « *ta race* », « *sale race* », « *nique ta race* », ou en visant un groupe précis « *sale rebeu* », « *sale renoir* » « *sale feuj* » – véhiculent-elles toujours un rejet de l'autre, sinon même l'impossibilité de toute relation ? Plutôt qu'avoir un sens figé, les injures semblent fonctionner différemment, autrement dit activer ou ne pas activer leur portée offensante, selon le contexte, d'autant plus lorsqu'elles circulent au sein d'un même réseau. Elles s'apparentent à une pratique sociale, « *la parenté à plaisanterie* », au sein de laquelle l'hostilité, que « dans tout autre contexte social le comportement exprimerait et éveillerait » [Radcliffe-Brown, 1968 : 170] apparaît désamorcée car elle est « la contrepartie d'une amitié réelle ». Alfred R. Radcliffe-Brown, anthropologue britannique, qui en a esquissé les contours écrit à ce propos que « toute hostilité sérieuse est prévenue par l'antagonisme joué sur le mode de la plaisanterie et dans sa répétition régulière ; on trouve là l'expression ou le rappel constant de la disjonction sociale qui est une des composantes essentielles de la relation, la conjonction sociale étant maintenue par l'amitié qui ne s'offense pas de l'insulte » [Radcliffe-Brown, 1968 : 172]. En tant que structure relationnelle et mode de fonctionnement d'un ou plusieurs groupes interdépendants, la parenté à plaisanterie répond à des règles déterminées et ne

concerne que des individus se situant sur une échelle homologue par l'âge et le sexe. Il est rare de relever de la parenté à plaisanterie lors d'une interaction entre une fille et un garçon, et impossible, car signe manifeste d'un manque de respect, avec une personne considérée comme plus âgée.

Les équilibres instables entre noirs, arabes et juifs à Place des Fêtes expriment parfois l'articulation entre conjonction sociale – les relations d'amitié ou parfois d'amour, qui demeurent le plus souvent clandestines par peur des réactions du groupe et de la famille – et disjonction sociale – l'ethnisation de soi et de l'autre comme appartenant à des projections collectives distinctes (les noirs, les arabes ; les noirs, les juifs) et qui plus est en conflit (les arabes, les juifs) – sous le mode de la parenté à plaisanterie. Les Chinois, qui sont totalement exclus de l'horizon relationnel des descendant(e)s d'immigrés originaires d'un pays à tradition musulmane, ne sont pris au sein d'aucune conjonction sociale et par conséquent ne font jamais l'objet de cette pratique d'évitement de tensions.

Troisièmement, le recours à l'altérité juive, et de surcroît l'activation d'une posture antisémite, n'est pas, contrairement à ce que Lapeyronnie a pu observer dans son étude sur le ghetto urbain, « toujours présent dans les discussions politiques générales, comme s'il permettait d'établir une continuité entre le quotidien, la société et le monde » [Lapeyronnie, 2005 : 26]. Les personnes que nous avons rencontrées n'ont pas fait systématiquement référence aux juifs, dès qu'il a été « question du « monde » et de son devenir, du pouvoir, de la place des différentes communautés dans la société » [Lapeyronnie, 2005 : 26]. Une fois encore les Chinois investissent beaucoup plus que les juifs les représentations que les jeunes ont du quartier.

Néanmoins, nous l'avons constaté avec les femmes et dans l'ethnographie de Place des Fêtes, lorsque le sujet est posé un certain nombre de clichés et de stéréotypes circulent, malgré les contradictions qu'on a pu relever. La nature des discours, portant principalement sur la richesse, le pouvoir et minoritairement sur la situation au Proche-Orient, ne s'écarte cependant pas sensiblement de l'imaginaire qui traverse d'autres milieux socioculturels et politiques, bien que le foyer familial puisse parfois être un des vecteurs de diffusion. Toutefois, le passé colonial du Maghreb, plus particulièrement de

l'Algérie, semble n'avoir aucune incidence ; les jeunes rencontrés non seulement ignorent l'histoire migratoire de leurs parents et de leur famille, mais ont une connaissance de leurs pays d'origine extrêmement limitée et imparfaite. Le même constat peut être formulé à l'égard des jeunes d'origine subsaharienne, qui ne se retrouvent pas au sein de la mémoire collective de l'esclavage, ni de ses torsions antisémites qui impliqueraient la communauté juive dans la traite négrière ; personne n'a par exemple jamais entendu parler de Kémi Seba et de son entourage. Autrement dit, ni les préjugés antisémites, ni, plus globalement, l'assignation à l'altérité des juifs ne peuvent être appréhendés comme un résidu de la période coloniale, encore moins comme un ajustement postcolonial au sens strict du terme. S'il est question de postcolonialisme, c'est plutôt en relation aux phénomènes contemporains de surgissements mémoriels et de revendications collectives d'expériences dramatiques qui rivalisent avec le monopole de la souffrance historique et de la singularité de l'Holocauste d'une part, et en relation aux processus d'identification relevant de l'ethnisation du social d'autre part.

Bibliographie sélective

- ALLAL Marina, « Antisémitisme, hiérarchies nationales et de genre : reproduction et réinterprétation des rapports de pouvoir », *Raisons politiques*, 2006/4, n°24, pp. 125-141.
- ATTAL Sylvain, « Aux racines du nouvel antisémitisme », *Revue internationale et stratégique*, 2005/2, n°58, pp.57-66.
- BALIBAR Etienne et al., *Antisémitisme : l'intolérable chantage. Israël-Palestine, une affaire française ?*, Paris, La Découverte, 2003.
- BARTH Fredrick, « Les groupes ethniques et leurs frontières », (1969), in POUTIGNAT Philippe, STREIFF-FENART Jocelyne, *Théorie de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995, pp. 203-249.
- BLANCHARD Pascal, BANCEL Nicolas et LEMAIRE Sandrine (dir.) *La fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005.
- BOUBEKER Ahmed, *Les mondes de l'ethnicité*, Paris, Balland, 2003.
- BRENNER Emmanuel, *Les territoires perdus de la République*, Paris, Milles et une nuits, 2002.
- BROUARD Sylvain, TIBERJ Vincent, *Français comme les autres ? Enquête sur les citoyens d'origine maghrébine, africaine et turque*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005.
- CHAUMONT Jean-Michel, *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte, 1997.
- FABBIANO Giulia, *Des générations postalgériennes. Discours, pratiques, recompositions identitaires*, Thèse de doctorat en sociologie et en anthropologie, EHESS/Università degli studi di Siena, Paris/Sienne, 2006.
- GUENIF SOUILAMAS Nacira, *Des « beurettes » aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Paris, Grasset, 2000.

- (sd) *La République mise à nu par son immigration*, Paris, La Fabrique, 2006.
- GUENIF SOUILAMAS Nacira, MACE Eric, *Les féministes et le garçon arabe*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2004.
- KHOSROKHAVAR Farhad, *L'Islam dans les prisons*, Paris, Balland, 2004.
- LAPEYRONNIE Didier, *La demande d'antisémitisme. Antisémitisme, racisme et exclusion sociale*, Les études du CRIF, 2006, pp. 43.
- *Le ghetto urbain*, Paris, Robert Laffont, 2008.
- MAYER Nonna, « Nouvelle judéophobie ou vieil antisémitisme ? », *Raisons politiques*, n° 16, 2004, pp. 91-103
- « Les opinions antisémites en France après la seconde Intifida », *Revue internationale et stratégique*, 2005/2, n° 58, pp. 143-150
- « Transformations in French anti-Semitism », *International Journal of Conflict and Violence*, Vol. 1, n° 1, 2007, pp. 51-60.
- RADCLIFFE-BROWN Alfred R., *Structure et fonction dans la société primitive*, Paris, Ed. de Minuit, 1968 (1952).
- ROUSSO HENRY, *La hantise du passé*, Paris, Textuel, 1998.
- SARTRE Jean-Paul, *La Question Juive*, Paris, Gallimard, 1954.
- SIMON Patrick, KOKOREFF Michel, COHEN Jim, « Les émotions publiques : l'antisémitisme dans l'affaire Ilan Halimi », *Mouvements*, n°45-46, 2006, pp. 144-153.
- TAGUIEFF Pierre-André, *La nouvelle judéophobie*, Paris, Mille et une nuits, 2002a.
- « L'invention raciale du Juif », *Raisons politiques*, 2002b, pp. 29-51.
- *Les prêcheurs de haine. Traversée de la judéophobie planétaire*, Paris, Mille et une nuits, 2004.
- TERRAY Emmanuel, *Face aux abus de mémoire*, Arles, Actes Sud, 2006.
- TODOROV Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1998.
- TRIGANO Shmuel, *La démission de la République. Juifs et Musulmans en France*, Paris, PUF, 2003.

UEJF, SOS Racisme, *Les antifeujs*, Paris, Calmann-Lévy, 2002.

WIEWIORKA Michel, *La violence*, Paris, Balland, 2004.

- (dir.) *La tentation antisémite*, Paris, Robert Laffont, 2005.

- *L'antisémitisme est-il de retour*, Paris, Larousse, 2008.

WINOCK Michel, *Les Juifs et la France*, Paris, Seuil, 2004.

Rapports :

Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme, *La lutte contre le racisme et la xénophobie*, Paris, La Documentation Française, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007.